BUREAUX ET REDACTION
9334 Avenue Jasper Est,
EDMONTON.
Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."
Abonnement annuel:
CANADA $1.00
ETATS-UNIS 1.50
EUROPE. . . . . .10 frs

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées:
BOITE POSTALE 98. TELEPHONE 1675
EDMONTON.
Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 9

EDMONTON, JEUDI, 23 DECEMBRE, 1915 — FONDE EN 1905

PROPOS D'UN FRANCAIS

L'AME DE LA FRANCE

Dans "Les Oberlé", le beau roman de René Bazin auquel les événements donnent une tragique actualité, les invités d'un *fonctionnaire allemand prônent* la germanisation de l'Alsace. Avec une suffisance et une logique bien teutonnes, ils proclament la France déchue, sous prétexte que sa marine et son armée ne peuvent soutenir la comparaison avec celles de l'Allemagne.

—Il n'est pas permis à un esprit éclairé, fait observer Jean Oberlé, de juger les pays simplement sur leur commerce, leur marine ou leur armée.

—Sur quoi donc les juger, monsieur? riposte quelqu'un.

—Sur leur âme, monsieur!

Quelle est donc cette âme de la France, qui la rend si chère à ses enfants et qui, au dehors, lui vaut la sympathie du plus grand nombre, la haine ou le dédain de certains autres inaptes à la comprendre?

A vrai dire, c'est une chose que l'on sent très bien, quand on est soi-même de la race, mais qu'il est plutôt malaisé d'exprimer avec des mots. Nos bardes les plus anciens avaient coutume d'associer au nom de leur patrie une épithète consacrée : la "douce *France*", les deux *mots* pour eux étaient inséparables. Ce qualificatif, toujours en faveur, embrasse à la fois la grâce de l'aspect extérieur de notre France et l'essence de son génie.

* * *

Il est assez complexe, ce génie. Contentons-nous de marquer ses principaux traits. Le plus caractéristique est, sans contredit, l'idéalisme qui nous dicte la poursuite d'une fin désintéressée, le désir de savoir pour le plaisir de savoir, le goût de la science pour elle-même. Nous autres, Français, nous croyons aux idées, à la valeur, à la force des idées. Et cette particularité, qui peut paraître une faiblesse aux esprits soi-disant positifs, nous assure au contraire le beau rôle et le succès final dans toutes les grandes causes. Croire aux idées, n'est-ce pas opposer l'esprit à la matière, le droit au fait, la justice à la force brutale? Ce n'est pas en France qu'on aurait inventé la hideuse formule : "La force prime le droit"; mais c'est un grand poète français qui a dit:

"Le seul Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées." (Vigny)

Ces idées auxquelles nous tenons par-dessus tout, nous ne les *gardons* pas jalousement pour en jouir seuls en égoïstes; nous les proclamons à la face de l'univers et nous n'avons de cesse que nous n'ayons réussi à les faire partager à nos semblables. Ce prosélytisme qui nous pousse instinctivement à faire profiter autrui de nos *propres découvertes* est une autre caractéristique, et non la moins intéressante, de la race française.

On nous a reproché, souvent, d'avoir mis notre prestige et notre ardeur d'apostolat au service des idées révolutionnaires. Il est *certain que notre activité morale* et intellectuelle s'exerce dans des sens très divers, comme il est logique chez un peuple de quarante millions d'âmes; mais pour oser affirmer que le mal l'emporte sur le bien dans l'ensemble des doctrines que nous avons propagées à travers le *monde*, il faudrait juger de parti pris et ignorer systématiquement l'histoire. En jetant les bases de son immense empire colonial, la France d'autrefois visait principalement à faire pénétrer chez de nouvelles peuplades les lumières de la foi et de la civilisation, à *l'encontre de ses rivaux que* guidait seule la *perspective* d'un gain matériel. Ce fut le prosélytisme religieux qui l'amena au Canada, où l'on peut toucher du doigt les preuves de l'efficacité de son travail. Aujourd'hui encore, la France fournit à elle seule à l'oeuvre des *missions catholiques* plus d'argent et de missionnaires que toutes les autres nations réunies.

Cette tendance à cultiver les idées pour le bénéfice des autres fait que le Français ne s'y intéresse que dans la mesure où elles sont *susceptibles de devenir* universelles, de s'adapter à la masse *des hommes*. Autrement dit, l'âme française est profondément humaine. Rien de ce qui est humain ne lui demeure étranger. Encore un caractère national bien défini, que nous retrouvons dans toutes les manifestations de l'esprit français et particulièrement *dans notre* littérature. Nos écrivains les plus parfaits, ceux du XVIIème siècle, ont peint non pas le Français de leur époque, mais l'homme en général, l'homme de tous les temps et de tous les pays.

Cet humanisme est *tellement* lié à *notre* nature, que nous l'avons *incorporé* à *notre* langue. Celle-ci est essentiellement humaine, universelle, loyale, accessible à tous les esprits élevés. Rivarol a dit: "Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine." Et encore: "La langue française a *attaché une probité à son génie*." Et Louis Veuillot: "*Pour parler* français, il faut avoir dans l'âme un fond de noblesse et de sincérité."

* * *

Il y aurait encore beaucoup à dire... L'âme *française ne* respire à l'aise et ne s'épanouit que dans une atmosphère de liberté. Le joug lui est odieux, la *contrainte* lui répugne: elle est foncièrement indépendante, voire un peu frondeuse. Aussi nulle part ailleurs qu'en *France on ne trouve une égale* facilité de penser, de dire, de plaisanter....

Tant de qualités brillantes ne sont sans danger. Notre pays a fait plus d'une folie, nous le confessons de bonne grâce, mais c'étaient des *folies héroïques qui lui ont* valu de la gloire. Elle a poursuivit plus d'une chimère et gaspillé des forces précieuses en pure perte: mais elle n'a jamais trahi son idéal de justice, de générosité et d'esprit de sacrifice, elle s'est dévouée sans compter pour l'humanité.

Le *mot* de Michelet restera toujours vrai, malgré sa pointe d'exagération: "Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang, d'or et d'efforts de toutes sortes pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait jusqu'au ciel, et la vôtre, ô nations, toutes tant que vous êtes, la votre irait aux genoux d'un enfant."

Mais si l'on désire le témoignage d'un homme plus pondéré et moins suspect de partialité, voici celui d'un ancien gouverneur général du Canada, Lord Dufferin: 'Arrachez de l'histoire de l'Europe les pages brillantes rappelant les exploits de la France, retranchez du trésor de la civilisation européenne la part que la France y a apportée, et quel vide énorme n'aurez-vous pas!"

UN FRANÇAIS

SARAH BERNHARDT SERAIT MOURANTE

Londres, 22—Une dépêche de Paris, adressée au "Telegraph" annonce que Sarah Bernhardt *est mourante*.

LE PRESIDENT DE L'U. F. A. VIENT DE MOURIR

Calgary, 21—M. Jas. Speakman, président des Fermiers-Unis d'Alberta est décédé presque su-*bitement*, à sa demeure, ici.

M. Speakman, bien connu dans les milieux politiques et agricoles de l'Ouest, était âgé de 70 ans. Il a joué un rôle prépondérant pour l'amélioration des conditions de vie des fermiers en Alberta.

Le Premier-ministre Asquith a déclaré à la Chambre des Communes que le nombre des soldats britanniques sur les divers théâtres de la guerre est de 1,250.-000.

LE Dr VALERY, DECORE DE LA CROIX DE GUERRE

Dr. Ch. Valery

Nous apprenons que notre distingué concitoyen, le Docteur C. Valery, qui partit dès les premiers jours de la guerre pour rejoindre l'armée française, vient d'être décoré de la Croix de guerre, qui lui a été conférée sur le champ de bataille, par le général Lafargue, commandant la 59ème Division.

En même temps que cette décoration lui était attribuée, la bravoure au feu de notre excellent ami lui valait une élogieuse citation à l'ordre du jour, dont nous sommes heureux de donner ci-dessous le texte officiel :

CITATION A L'ORDRE DU JOUR

"Valery, Charles, médecin Aide-*Major* de 1ère classe, à l'Artillerie Lourde de la 59ème Division.

"A fait preuve, dans son servi-"ce, des plus hautes qualités de "*compétence*, de dévouement et "de bravoure.

"Dans la journée du 5 juin 1915 "s'est porté, sous un feu violent, "au secours de cinq canonniers "asphyxiés dans un abri; au mi-"lieu de l'éclatement des obus di-"rigés sur la batterie, a assuré "l'évacuation des morts tout en "*donnant ses* soins aux survi-"vants avec un calme et un sang-"froid remarquables."

Au cours de cet acte de bravoure le *Dr Valery fut blessé* au *poignet par un* éclat d'obus, le coup fut heureusement partiellement amorti par sa montre-bracelet qui fut presqu'entièrement traversée.

Notre concitoyen, depuis dix mois, a assisté à des combats nombreux, au fameux Bois Le Prêtre, et a *traversé* avec bonheur une cinquantaine de bombardements à Pont-à-Mousson ; lors de la *grande* offensive de Champagne en septembre dernier, il était à la Butte de Tahure, qui fut, comme on le sait, le point où la résistance des Allemands fut la plus acharnée.

Nous envoyons à notre valeureux ami nos félicitations les plus cordiales et nous lui souhaitons de cueillir les nouveaux lauriers dûs à sa vaillance et à son dévouement.

LA CHINE DEVRA ETRE PRUDENTE

Les Alliés lui reprochent de fournir armes et munitions aux Allemands qui font de l'agitation dans l'Inde.

Pékin, 20 — La Chine est fort troublée par les *rumeurs* de sérieuses rébellions, survenues dans l'Inde. Tous les télégrammes, concernant les troubles indiens, rapportent que l'agitation est le résultat des menées allemandes, rendues possibles par la contrebande des armes par la Chine.

Les journaux accusent les fonctionnaires *chinois de négligence* en n'empêchant pas les Allemands d'exporter des armes et des munitions; et ils déclarent que les Chinois sont trop *bienveillants* pour les agents allemands.

Des dépêches de Russie, indiquant que les fonctionnaires russes opinent que les menées des agents *teutons en Chine* devraient être arrêtées, et la suggestion que les Alliés s'emparent des concessions allemandes en Chine, ont fort déconcerté les Chinois. De quelque côté que se tournent les fonctionnaires chinois, ils rencontrent des menaces voilées. Les Européens, des deux côtés de la grande guerre, sont toujours à rappeler aux Mongols ce qui arrivera après le conflit, s'ils montrent du favoritisme, au cours de *la guerre*.

-:- Nouvelles de la Guerre -:-

LUNDI 20 DECEMBRE

Une attaque allemande des lignes anglaises, au nord-est d'Ypres, a été complètement repoussée, malgré que les Allemands eussent fait usage de gaz asphyxiants.

Des aviateurs français ont jeté 40 bombes de fort calibre sur la gare de Metz, causant des dégats considérables aux voies ferrées.

Les Allemands ont bombardé Arras, lançant une centaine d'obus sur cette ville.

Le communiqué officiel publié, dimanche soir, à Paris, indique qu'une intense canonnade s'est produite à plusieurs points du front.

Un croiseur allemand, le "Bremen" a été coulé dans la Baltique par un sous-marin britannique. Cette nouvelle est officiellement confirmée à Berlin. En outre du croiseur, un torpilleur allemand convoyant celui-ci a été également coulé.

Un demi-million de refugiés serbes encombrent les routes d'Albanie; on croit que des milliers de ces pauvres gens, dénués de tout, ont péri de froid et de faim ou ont été dévorés par les loups.

Le réponse de l'Autriche à la note des Etats-Unis, demandant le désaveu du coulage de l'Ancona par un sous-marin autrichien, rejette purement et simplement les conclusions du gouvernement de Washington et maintient que le commandant du sous-marin était dans son droit en coulant l'Ancona. Les Etats-Unis ont répondu à cette note par une deuxième note que l'on dit être ré-*digée en des termes énergiques*.

Sir John French, l'ancien commandant-en-chef des troupes britanniques a été reçu en audien-*ce par le président de la Répu*blique française qui lui a remis le Croix de guerre.

MARDI 21 DECEMBRE

Durant le seule journée de lundi il y a eu 44 combats aériens au-dessus des lignes françaises et allemandes. Deux machines *allemandes* furent abattues et plusieurs autres furent sérieusement endommagées.

Les Alliés continuent activement les travaux de retranchement de leurs lignes au nord de Salonique.

Les élections grecques ont été une victoire pour le parti Gounaris, rallié à la paix.

Les troupes britanniques ont évacué deux points de la péninsule de Gallipoli; Suvla et Anzac. Cette évacuation rend disponible une armée de 100,000 hommes qui sera immédiatement envoyée à un autre point du front.

Suvla et Anzac avaient été conquis au *prix* de sacrifices sanglants par les troupes britanniques et leur évacuation a causé de vifs regrets en *Grande-Bretagne*. L'*évacuation*, qui s'est effectuée sans pertes appréciables, a été rendue nécessaire par le fait que les derniers événements des Balkans *ont changé* radicalement l'aspect de la campagne des Dardanelles relativement à Constantinople.

Les Alliés continueront d'occuper la pointe Sedd-El-Bahr qui commande l'entrée du détroit des Dardanelles.

Le retrait partiel des troupes britanniques aux Dardanelles indique que les Alliés ont complètement abandonné le projet de pousser jusqu'à Constantinople dans le but de s'emparer de cette ville.

Le gouvernement Allemand sera obligé de créer de nouveaux impôts pour faire face aux dé-*penses de la guerre*.

Des aviateurs allemands ont jeté des bombes qui sont tombées à quelques douzaines de verges seulement du roi et de la reine de Belgique. Cette attaque s'est produite dimanche dernier alors que les souverains belges sortaient de l'église d'un village des Flandres.

MERCREDI, 22 DECEMBRE

Les Russes ont capturé Varna, le port principal de la Bulgarie, sur le littoral de la mer Noire. Le bombardement des navires russes a complètement détruit la ville avant que les soldats fussent débarqués.

La situation sur le front aux Balkans demeure stationnaire. Les Bulgares seraient en pourparler avec les Grecs pour obtenir de ceux-ci la permission de traverser la frontière pour aller attaquer les Alliés au *nord* de Salonique.

Les experts militaires disent que les retranchements des Alliés au nord de Salonique sont imprenables.

LES EVENEMENTS EN ORIENT

Les Allemands préparent-ils une nouvelle campagne contre l'Egypte.?

Londres, 20 — Soucieux d'éviter un conflit avec la Grèce, les Bulgares parraissent avoir résolu de ne pas franchir la frontière grecque, *à la poursuite des Alliés* qui arrivent à leur nouvelle base de Salonique, solidement fortifiée et où des renforts arrivent continuellement. Les Austro-Allemands ne paraissent pas non plus disposer de forces suffisantes pour continuer la poursuite des armées alliées qui *se retirent* par conséquent sans encombre vers Salonique.

On se demande avec intérêt ce que vont faire les Allemands maintenant. On les dit à concentrer leurs troupes à Monastir, à Doiran et à la frontière roumaine, et à se préparer à tenter de chasser les Anglais de la péninsule de Gallipoli, mais rien de cela n'est confirmé. On croit cependant que les Teutons réalisent la nécessité *de surveiller constamment* la frontière roumaine, non seulement à cause de l'intervention éventuelle de ce pays mais aussi *de crainte de l'invasion russe en* Bulgarie qui, pour n'avoir pas fait parler d'elle depuis quelque temps n'est pas moins redoutable.

Les Alliés sont prêts à faire face aux Allemands, sur quelque point, que porte leur prochaine offensive. A Salonique et à Gallipoli *où les positions ont été consolidées*, ils ont de plus le concours des navires de guerre. On croit que les Russes seront de taille à faire face à *toute armée* que les Teutons pourront *concentrer* à la frontière roumaine.

LES ALLEMANDS EN EGYPTE?

Il est aussi rumeur que les Teutons préparent une attaque contre l'Egypte qui est en état de défense.

On annonce que les compagnies *maritimes des Indes hollandaises* viennent de donner avis que jusqu'à nouvel ordre les navires de malles ne devront plus utiliser le canal de Suez mais passer par le Cap de Bonne Espérance.

Un correspondant du "Kolensiche Volkes Zuting" de Rotterdam, dit que des milliers d'Anglais et d'indigènes sont employés au creusage de tranchées et à divers autres travaux de *défense* sur les deux rives du canal de Suez, et *spécialement sur la rive ouest*. En maints endroits, on érige des forteresses. On estime que 250,000 hommes de troupes sont concentrés en *Egypte et d'autres* débarquent tous les jours à Alexandrie.

André Beaumont télégraphie de Milan qu'un *missionnaire* retournant à Rome *rapporte qu'en prévision* de l'attaque Turco-Teutonne, contre l'Egypte, Jérusalem est devenu un camp militaire contenant 100,000 hommes. Tous les couvents ont été convertis en hôpitaux. L'armée allemande qui se prépare à envahir l'Egypte est commandée par le *général* Trussemer.

TRIBUNE LIBRE

ALEA JACTA EST....

DEUXIEME ARTICLE

Le sort en est jeté, l'Association Saint Jean-Baptiste d'Edmonton, qu'elle le veuille ou non, aura son organe. Ainsi que nous l'annoncions dans un précédent écrit, cet avorton boulangiste a fait son apparition sous l'oeil paternel du docteur.

Arrivé sans tambour ni trompette, il disparaîtra sans doute de la même façon. Entre temps, il vit allaité de la prose indéchiffrable, pour ne pas dire plus, de son père et créateur.

Vivra-t-il? vivra-t-il pas? peu importe !...

Que le "Canadien-Français" soit le journal publié et entretenu par M. le Dr. Boulanger, cela nous est indifférent. Que M. le Dr. Boulanger veuille bien se fendre d'articles éditoriaux plus ou moins insignifiants, dans un journal qui est le sien ou dans *tout autre*, cela nous laisse encore indifférent. Qu'il distribue son journal gratuitement là et quand il lui plaira, cela ne nous *regarde pas* davantage. Mais par exemple que M. le Dr. Jos. Boulanger se serve du couvert d'une société nationale,—sans jamais *en avoir eu* l'autorisation en assemblée générale ou du bureau de direction de la dite association,—pour publier une pareille feuille de chou, cela nous intéresse, et voilà pourquoi l'apparition du "Canadien-Français" ne peut passer inaperçue.

J'entend déjà d'ici un certain *nombre exprimer* le suprême et dernier argument, "C'est ça, les Canadiens-français ! Ça ne peut faire autrement que de se critiquer *entre eux*. Il suffit que quelqu'un fasse une chose, voilà qu'il s'en trouve toujours pour l'en blâmer, et émettre un opinion contraire". Sans doute, en *maints* cas l'argument est bon et très souvent fondé. Aussi répondrons-nous à ceux-là, que, bien que ce journal soit ridicule en *soi*, la publication du "Canadien-Français" ne nous inquiéterait nullement, si la feuille en question ne s'intitulait pas "Organe *de la Société* Saint Jean-Baptiste". Tout ce que nous voulons savoir, c'est la raison qui a motivé son apparition comme orga-*ne de notre Association* nationale, surtout son apparition non autorisée.

Si nous prenons le premier nu-*mero du* "Canadien-Français" nous y trouvons un premier article intitulé "Notre Journal", il débute ainsi: "En lançant dans le *public albertain cette modeste* feuille nous croyons seconder l'influence française dans l'Ouest"

Tout d'abord y a-t-il nécessité, pour l'Association Saint Jean-Baptiste d'Edmonton, d'un organe officiel, spécialement" pour seconder l'influence française dans l'Alberta". Nous répondrons immédiatement: NON. Voilà vingt-et-un ans et plus que l'Association a été établie à Edmonton, et jamais, que je sache, le besoin d'un organe ne s'est fait sentir, encore moins aujourd'hui *qu'autrefois*. D'ailleurs nous possédons un journal local, même deux jusqu'à ces derniers temps, qui toujours, tous deux, se sont montrés des plus dévoués à notre endroit. Quel appui apporterait le "Canadien-Français" à notre cause ? Nous ne le voyons pas très bien. Seul le ridicule de son format, et la note exclusivement personnelle de sa rédaction, tenderaient à nous faire plus de tort que de bien.

Dans le même numéro nous lisons encore: "Le Canadien-Français essayera d'accomplir ici, en petit, l'oeuvre patriotique que poursuivent avec tant de succès, à Montréal, les deux organes de la Société Saint Jean-Baptiste, "Le Petit Canadien", et la revue féminine "La Bonne Parole". "Il découlerait donc de ce qui précède, que le motif serait de poursuivre ici, en petit, les oeuvres nombreuses et patriotiques entreprises par l'Association ainée de Montréal. Au deuxième article de la Constitution de l'Association Saint Jean-Baptiste d'Edmonton, nous pouvons lire ce qui suit, concernant son but: "Le but de l'Association est d'unir les Canadiens-français de l'Alberta, et plus spécialement de la ville d'Edmonton, en leur procurant l'occasion de se rencontrer et de se mieux connaître; de favoriser le développement et l'étude de la langue française dans l'Ouest canadien; de veiller aux intérêts nationaux et de contribuer à la prospérité et au bien-être de la population de langue française de la province et des membres de l'Association en particulier."

L'Association Saint Jean-Baptiste a toujours été, ici à Edmonton, simplement une association patriotique fondée dans le but d'unir les Canadiens-français. C'est, et ça toujours été ici, sa grande raison d'être. En aucun temps son action se répercuta sur le terrain des oeuvres religieuses, actives, philanthropiques ou autres, que poursuit l'Association de Montréal. Il semblerait d'autre part ridicule que l'Association adopte une orientation nouvelle sachant parfaitement que, par la forme même de son organisme *constitutionnel*, le succès d'oeuvres comme celles-là est impossible à réaliser par notre Association. Il faudrait que l'Association *change sa constitution* et qu'elle soit secondée avec plus d'efforts qu'elle ne l'est présentement. Dans ce cas, et dans celui-là seulement l'*Association* re-

Suite à la page 8



LE JAPON AIDE LA RUSSIE

A *GAUCHE*—*Yoshihito*, l'*Empereur du* Japon qui a promis à la Russie de l'aider à vaincre ses ennemis en lui fournissant des canons et des munitions.

A *DROITE*—Le général Kouropatkin, commandant des troupes russes qui viennent de s'emparer de Varna, le port Bulgare de la *Mer Noire*.

DANS NOS EGLISES

EGLISE DE LA PAROISSE ST-JOACHIM. Dixième Rue. — Messe basse à 6 hrs. 30, 8 hrs. et 9 hrs. Grand-messe avec sermon en français, à 10 hrs. Grand'messe, avec sermon en anglais, à 11 hrs. 15. Vepres et bénédiction à 7 hrs 30 du soir.

Curé, R. P. Lemarchand, O.M.I.; vicaires, RR. P. P. Hétu, Murphy, Langlois, et R. P. Bigonesse, chapelain du Couvent.

EGLISE DE LA PAROISSE DE L'IMMACULEE CONCEPTION, Avenue Kinistino. — Messe basse à 8.30; grand'messe, sermon en français, 10 hrs. 45. Bénédiction, 7 hrs. 30 du soir.

Curé: Rév. M. Ethier; vicaire Rév. H. Bélanger.

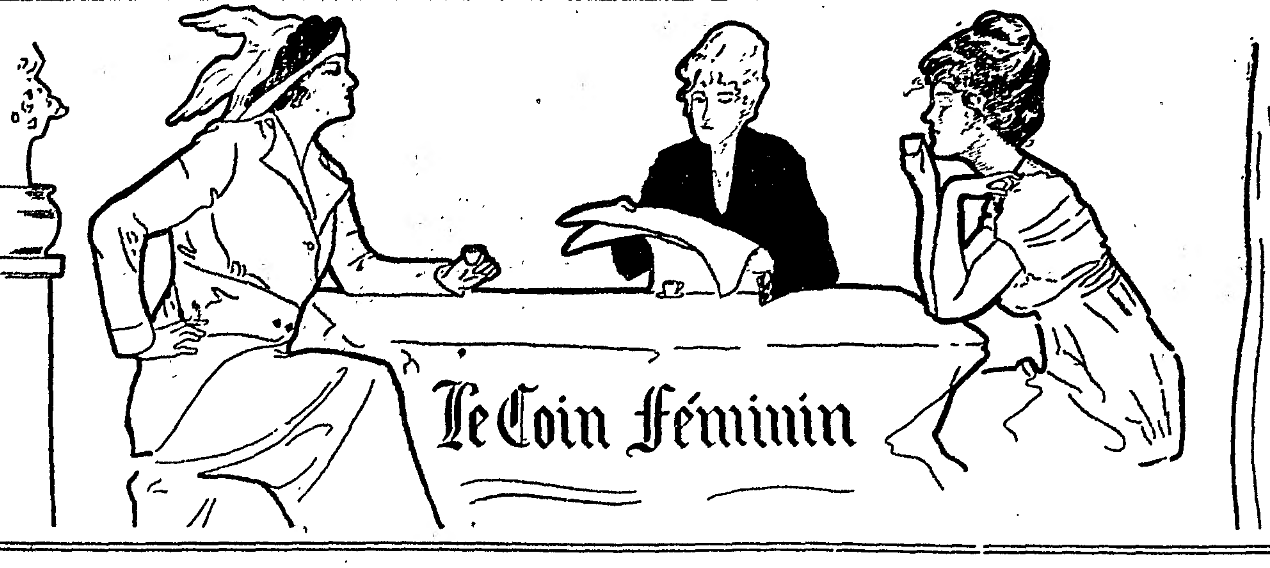
PAROISSE DU SACRE-COEUR, Avenue Kinistino. — Messe basse, 8 h., messe des enfants, 9 h. 15; grand'messe 10 h; 45; catéchisme, 2 h. 30 de l'après-midi; archiconfrérie, 7 h. 30 du soir (Paroisse exclusivement de langue anglaise). Curé, Rév. M. Pilon; vicaire, Rév. L. E. Lamontagne.

MONASTERE DES RR. PP. FRANCISCAINS, North Edmonton. — R. P. Xavier, O.F.M., supérieur.

EGLISE DE ST-FRANÇOIS-XAVIER, chapelle temporaire du Collège d'Edmonton, coin des rues Stikeen et 28e. — Messes du dimanche: 8, 9 et 11 heures. Curé: Rév. P. J. A. Grenier, S.J.

EGLISE SAINT-ANTOINE, Edmonton-Sud. — Msse basse, 8 hrs. 30; grand'messe, sermon en français, 9 h. 30, grand'messe, sermon en anglais, 11 hrs. Bénédiction et sermon, 7 hrs. 30 du soir.

Curé, R. P. Tosquinet, O.M.I.; vicaire, R. P. Tessier.



CHRONIQUE

LE NOEL DE CLAUDINET

Un intérieur de maison construite en logs—un de ces intérieurs qui révèlent par le détail imprévu, l'originalité quelconque qu'ils sont la reconstitution d'une image du passé ou le pieux aboutissement d'un rêve... De la grosse lampe, ronronnant comme un chat, sous l'abat-jour de papier plissé façonné en une énorme fleur orangée, glissent des rayons qui s'allongent comme des lames luisantes sur les cheveux couleur de chataigne mûre de la jeune femme, sur ses mains immobiles, jointes serrées et reposant sur des feuillets blancs. Elles s'enfoncent, les lames luisantes, au coeur de l'intimité de cette chambre, allument des étincelles aux minces colonnettes du grand lit de cuivre, baignent de lumière ardente le christ d'ivoire, jouent sur la dorure de quelques livres rangés sur un rayonnage habillé de cretonne. Elles ne respectent qu'un coin d'ombre défendu par un atlas entrouvert et posé, debout sur la table, près de l'abat-jour.

Les fugaces éclairs de la lumière blessent-ils les yeux de la jeune femme ? A peine son regard se détache-t-il de l'angle obscur de la chambre qu'il s'y reporte aussitôt. Parfois, elle tressaille, esquisse un geste pour se lever, répondre à un mystérieux appel, son visage s'angoisse d'une soudaine émotion; puis, elle se calme, s'apaise et retombe dans sa lourde rêverie.

Il fait froid dehors. Un froid sec qui fait se briser les clous avec une détonation nette, aigue. Le papier bis, épais, qui tapisse la chambre, s'est fendu entre deux logs mal joints et par cette fissure le vent siffle une aigre chanson. On l'entend aussi secouer les rameaux d'une épinette voisine de la maison et les décharger, tout à coup, d'un paquet de neige durcie par le gel. Lorsque le silence de la nuit plane plus complet, une rumeur assourdie vient des étables. Mais ces bruits sont familiers à la jeune femme et ne l'inquiètent pas. Elle les reconnait, les nomme; elle s'en fait des amis inconscients qui peuplent sa solitude et la défendent de la peur. Il lui arrive, des soirs, de sourire au bourdonnement de sa lampe ou au brusque glapissement d'un coyotte. Depuis qu'elle est seule, depuis le départ du mari aimé répondant à l'appel aux armes, elle s'est fait un silencieux bonheur de toutes les impressions qu'ils ont éprouvées ensemble les soirs de tempête sauvage, les jours de radieuse lumière. Tout ce qu'elle a recueilli de souvenirs, et que la nature peut lui restituer dans le cadre où ils ont reçu, lui semble un trésor où elle puise sans cesse pour renouveler son courage. Elle le lui a dit souvent dans ses lettres, et lui aussi éprouve un réconfort à la savoir moins seule avec leur petit Claudinet, revivant les heures passées, retrouvant sa tendresse éparse au fil des jours.

Or, ce soir, elle voudrait lui dire mieux combien les choses semblent s'être concertées pour rendre sa présence plus réelle dans l'immuable décor où s'incruste le reflet de leur tendresse. La vitre, toute bleue de nuit claire et sonore de gelée, se découpe comme ce soir de Noël 1913, alors que l'un près de l'autre, à cette table, ils attendaient minuit pour aller, en riant, réveiller de baisers fous leur Claudinet endormi dans le même coin d'ombre. "Minuit, chéri ! Le petit Jésus a passé. Regarde tout ce qu'il a laissé pour notre Claudinet joli." Et l'enfant, presqu'un bébé,—trois ans—soulevait ses paupières de soie brune, semblables aux paupières de maman, et l'on voyait ses grands yeux, semblables aux yeux de papa, se poser, endormis, sur les jouets et tout d'un coup, sa chair rose chatouillée par les moustaches de papa, par les frisons de maman, il s'était mis à rire, d'un rire en cascades, interminable... Oh ! ce Noël, comme il était resté gravé avec ses moindres détails dans l'esprit de la jeune femme. Sa mémoire fidèle lui restituait leurs gestes, les jeux de physionomie de son mari et jusqu'à l'air gauche qu'il avait pour s'avancer sur la pointe des pieds afin que ce fut bien son baiser et non le bruit de ses pas qui réveillât l'enfant. Autour d'eux, de leur jeune bonheur c'était, sur des milles, tout l'anonymat des espaces vierges. Une ivresse subite était montée à leur cerveau à se sentir tout à coup maîtres du petit royaume que Dieu avait découpé pour eux dans l'immense prairie et leurs mains s'étaient jointes avec plus de ferveur, mêlées aux menottes tièdes de Claudinet qui achevait son rire dans le rêve interrompu et repris.

Oui, elle allait écrire que tout était semblable en elle et autour d'elle; qu'elle en était encore à cette soirée de Noël 1913, que les jours avaient pu passer sans altérer même le dessein de leurs ombres. Son regard lentement quêté les impressions qui sont, pour elle et lui, inscritent contre les murs bis et sa haute écriture trace enfin sur le premier feuillet blanc "24 décembre 1915."...

—Petite mère...

La plume échappée aux doigts de la jeune femme roule sur la table. Sans qu'elle l'aie entendu s'approcher, Claudinet est venue jusqu'à elle. Il est tout mince et si joli dans sa robe de nuit blanche; les boucles brunes et épaisses dansent sur ses épaules.

—Mon chéri ! tu es malade ?

—Non, petite mère.

Il se fait calin, passe son bras autour du cou de sa maman et s'insinue peu à peu sur ses genoux.

—Alors, il faut retourner te coucher.

—Pas tout de suite, petite mère, parce que je dormirais.

—Mais il faut dormir, Claudinet ! C'est l'heure. Il est bientôt minuit et le petit Jésus va passer.

—Justement !

—Justement quoi ?

—Je veux le voir le petit Jésus, j'ai quelque chose à lui demander. Et Claudinet secoue la tête d'un petit air mystérieux, Maman sourit.

—Le panoplie: sabre, képi, épaulettes, pour ressembler à papa ? Je ferai ta commission, mon chéri.

Claudinet frotte sa joue de satin contre la joue de maman.

—Non, je ne veux pas de panoplie.

—Une boite de couleurs, un livre d'images ?

—Non, petite mère, c'est bien plus beau.

—C'est peut-être trop beau, Claudinet. Tu sais le petit Jésus a beaucoup à donner cette année. Il y a tous les petits Belges, tous les petits Français qui n'ont plus de papa pour les gâter, il faut d'abord que le petit Jésus pense à eux.

Claudinet rit tout doucement en écoutant sa maman.

—Ça ne lui coûtera rien du tout au petit Jésus, et puis ça sera aussi bien à toi qu'à moi ce que je veux lui demander....

Pour le coup, Maman est très intriguée.

—Qu'est ce que c'est, chéri ?

—Devine !

—Aide-moi, alors...

Et le jeu commence. Claudinet se rend compte qu'il a gagné à demi Maman, qu'elle ne le renverra pas se coucher. Il s'installe plus commodément, pose sa petite tête au creux de l'épaule tiède.

—C'est grand, demande Maman ?

—Oui, oh oui, fait Claudinet en riant sous cape.

—C'est dans une boite?

—Non !

—On joue avec ?

—Quelquefois !

—Ca fait du bruit ?

Claudinet rit franchement cette fois et répond ensuite :

—Pas pendant le sommeil de Claudinet !

Maman qui voudrait bien que son petit garçon s'endormit vite, interroge un peu distraite.

—Ca se mange ?

—Non, ça s'embrasse !

—Ca s'embrasse ? Vraiment Claudinet je donne ma langue au chat ?

—Bien sûr ? Eh bien... eh bien, c'est papa !

L'émotion a fait devenir maman toute blanche, elle serre son petit dans ses bras sans pouvoir parler. Alors, lui explique:

—Tu comprends, quand le petit Jésus viendra je lui dirai : "Petit Jésus, gardez ma panoplie pour un petit Belge ou un petit Français, il s'amusera bien avec; moi, j'aimerais mieux que vous nous rameniez mon papa qui est à la guerre." Je lui dirai qu'il est lieutenant, qu'il a tué beaucoup d'Allemands, et qu'il retournera se battre après qu'il nous aura embrassé et qu'il aura vu le petit poulain de Queen que tu m'as donné... Je sais très bien comment je lui demanderai ça et tu sais, petite mère, je suis certain qu'il répondra oui !

—Mon Claudinet ! mon petit Claudinet ! Maman émue ne peut répéter que ces mots et, comme elle les prononce en berçant la petite tête brune, voilà qu'elle devient insensiblement plus lourde, abandonnée. Claudinet dort. Et Maman très tard garda son petit garçon endormi dans ses bras. Non, elle ne pourrait reprendre sa lettre. Il semble que le voeu de Claudinet en lui ouvrant une perspective radieuse a fauché tout son courage. La détresse de la distance s'appesantit sur elle, elle veut lutter, se défendre, se reprendre à l'illusion qu'"il" est là, présent, elle veut, sous les lames luisantes de la lampe, projeter l'ombre à côté de la sienne. C'est en vain.

Un sommeil pénible s'est emparé de maman, à l'aube. Il est neuf heures, elle dort encore et les pas légers de Claudinet ne sauraient l'éveiller. C'est si rare que Claudinet soit levé avant sa maman que cela lui semble un jeu. Il a recommandé à l'engagé de faire le moins de bruit possible en rechargeant de charbon la fournaise. "Maman dort..." Quelle attrape si Papa pouvait arriver avant son réveil ! Car Claudinet ne doute pas que maman n'ait fait la commission au petit Jésus. Voyons à quelle heure papa sera-t-il là ? C'est loin la France, mais Jésus est tout-puissant et la toute puissance a toujours consisté pour Claudinet dans la rapidité des déplacements. Très problablement, il arrivera pour diner. Cà tombe très bien, il y aura une dinde, un gros gâteau.... Il s'agit seulement de prendre patience et de chercher à s'amuser pour faire passer le temps. Avec cette feuille de papier on peut faire un chapeau de gendarme. Comme il est petit ! il coiffe à demi la tête de Claudinet. Cherchons dans ce paquet de journaux. Maman n'a pas seulement ouvert ses journaux et il y en a, il y en a ! Claudinet les secoue sans prendre garde que ce froissement peut réveiller Maman. Tiens, une enveloppe qui n'est pas ouverte. C'est petite mère qui sera surprise quand son petit garçon la lui remettra. C'est peut-être une lettre de tante Louise ou du cousin Paul; hier, il n'y avait que deux cartes de papa... C'est très difficile de faire un chapeau de gendarme avec un grand journal et le papier crie, crie. Il crie au joint de réveiller Maman, hélas !

—Tu es levé Claudinet ? Quelle heure est-il ?

—Il est tard, Maman, mais tu peux dormir encore, papa n'est pas arrivé. Veux-tu lire ta lettre avant de te rendormir ?

—Quelle lettre, chéri ?

—Celle qui était dans les journaux.

Et Claudinet grimpe sur le lit de sa maman pour lui donner la lettre.

—Mon Dieu ! c'est l'écriture de Papa... je ne m'explique pas.

Les doigts de maman tremblent en déchirant l'enveloppe et tout d'un coup elle se jette sur son petit garçon l'embrasse de toutes ses forces et reprend la lettre pour lire tout haut.

"Mes chéris, une bonne noune nouvelle, j'obtiens un congé "de convalescence de trois mois que je pourrai passer au Cana- "da, chez nous—chez nous !—Je ne vous avais pas dit : j'ai reçu "un petit éclat d'obus dans la "jambe droite, ce n'est rien, rien "du tout et ça m'a valu la croix..."

Maman s'arrète de lire haletante.

—Tu comprends, chéri, papa est décoré et il vient !

—Il sera là pour diner ! demande Claudinet légèrement froissé de voir sa maman manifester une telle surprise de ce que le petit Jésus l'ait exaucé.

—Non, chéri. La France c'est très loin.

Claudinet hausse les épaules et d'un petit ton protecteur.

—Tu n'auras pas su expliquer au petit Jésus que c'était pour Noël que je voulais mon papa.

Et plus gentiment il ajoute en mettant ses bras frais au cou de sa maman.

—Tu me laisseras faire moi-même mes commissions, une autre fois, dis, petite mère?

Et petite mère répond par des baisers.

MAGALI.

IL VEUT QUE SON PAYS FASSE LA PAIX

Londres, 21 — Une sensation a été causée au Parlement hongrois, le 7 décembre, par le discours du comte Karolyi, chef du parti de l'indépendance, qui a demandé au gouvernement de faire des propositions de paix aux puissances ennemies, comme le rapporte une lettre reçue de Budapest par le "Morning Post".

Le discours fut soumis à une stricte censure dans les journaux hongrois, et toutes les dépêches aux journaux étrangers ayant trait à ce discours, furent arrêtées par le censeur.

—o—

L'ANGLETERRE FAIT PREUVE D'HUMANITE

Elle lève l'embargo sur les articles de médecine, destinés à servir à la Croix-Rouge américaine, en Allemagne.

Londres, 21,—Le ministère des Affaires Etrangères a annoncé, aujourd'hui que dorénavant, la Croix Rouge pourra envoyer des produits médicaux à ses détachements qui opèrent avec l'Allemagne ou ses alliés, pourvu que le gouvernement des Etats-Unis promette que ces provisions ne serviront qu'aux médecins ou à leurs assistants de la Croix-Rouge américaine.

Si cette garantie est offerte, annonce le ministère des Affaires Etrangères, le blocus de l'Angleterre n'affectera pas les articles de médecine.

—o—

Nos annonceurs sont priés de nous faire parvenir leurs copies d'annonces au plus tard le lundi soir; et ils s'assureront par là une meilleure disposition dans nos pages.

—o—

GARDEZ UN SOUVENIR PRECIEUX DES VOTRES!

Chacun de nos lecteurs a droit a un magnifique

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE à TOUS NOS LECTEURS

Grâce à des arrangements que nous venons de conclure avec MM. BYRON-MAY, les photographes bien connus d'Edmonton, nous sommes en mesure d'offrir à tous nos lecteurs un merveilleux **agrandissement photographique** d'une valeur réelle de $5.00 pour le prix extraordinairement réduit de

$1.50

Pour profiter de cette offre absolument unique

il suffit de nous envoyer une photographie quelconque et la somme de $1.50 en bon de poste.

Dans un bref délai, nous retournerons un

Magnifique agrandissement

de la photographie envoyée.

Peu importe que la photographie que l'on désire faire agrandir soit ancienne et quelque peu abimée, qu'elle soit sur papier, carton ou ferblanc, ou qu'elle soit d'un format extrèmement réduit, les **experts photographes,** auxquels nous la confierons, en tireront un admirable agrandissement qui sera **FRAPPANT DE RESSEMBLANCE.**

LES PREMIERS VENUS SERONT LES PREMIERS SERVIS

Ecrivez-nous dès aujourd'hui.



Ce magnifique agrandissement photographique mesure 8 pouces de large sur 10 pouces de hauteur ; il est collé sur un fort carton de 12 x 14—Une ressemblance frappante est garantie pour chaque agrandissement.

COUPON

LE COURRIER DE L'OUEST
Casier 98, Edmonton, Alberta

Messieurs :—

Je vous envoie ci-inclus une photographie, que je désire faire agrandir, et un bon de poste du montant de $1.50.

Veuillez faire parvenir l'agrandissement et la photographie à l'adresse suivante :

Nom ....

Adresse ....

....

....

(Prière de d'étacher le coupon ci-dessus et de nous l'adresser en y joignant la photographie que l'on désire faire agrandir, ainsi que la somme de $1.50 en bon de poste.)

PROFITEZ DE CETTE OFFRE DONT LA DURÉE EST LIMITÉE

Voici Noel et le Jour de l'an qui approchent : il est temps de songer aux présents que nous devrons offrir à ceux qui nous sont chers !

Quel présent sera mieux accueilli qu'un

Beau et grand Portrait

de la personne qui vous tient le plus au coeur ?

Dès aujourd'hui, ouvrez le coffret où vous conservez les souvenirs de famille et faites choix de la photographie d'un de vos chers disparus, envoyez-nous la de suite, en vous conformant aux instructions contenues dans le coupon ci-dessous, et nous vous retournerons un émouvant portrait qui fera palpiter d'une joie émue le coeur de tous les vôtres, lorsqu'ils retrouveront devant leurs yeux l'image vivante de celui ou de celle dont ils pleurent la disparition.

Quel plus beau présent pourriez-vous offrir aux votres?

Il y a encore, dans le coffret aux souvenirs, des photographies des bébés, des garçons, des filles de la maison, etc... Beaucoup sont établis au loin, ce serait les retrouver chaque jour par la pensée si leur portrait agrandi était accroché aux murs de la maison familiale...songez-y !...

Hâtez-vous de profitez de cette offre réservée spécialement aux lecteurs du "Courrier de l'Ouest". La durée en est limitée et jamais, sans doute, vous ne retrouverez une occasion pareille de vous procurer un agrandissement photographique d'une valeur commerciale de $5.00 pour la somme minime de $1.50.

CONTE DE NOEL

LA VEILLEE DES DEUX MERES

Ainsi, Paul, dit Mme de Revez à son fils, c'est décidé? Ton cousin et toi, vous vous obstinez à faire cette partie d'automobile ?

—Nous nous obstinons, mère. Saint-Joré est à douze kilomètres. Bernard et moi, nous avons résolu d'aller à la messe de minuit. Il n'y a aucune raison....

—Mais la neige de ce matin!

—Elle a fondu. Et puis, sois tranquille, nous serons d'une prudence exagérée: N'est-ce pas, Bernard?

—Je m'y engage, ma tante, répondit celui-ci. L'allure d'un homme au pas vous convient-elle?... C'est trop? Eh bien l'allure de deux hommes au pas?...

En désespoir de cause, Mme de Revez implora le secours de sa soeur, Mme Aubain, qui tricotait, près de la cheminée.

—Voyons, Madeleine, tu ne trouves pas cela absurde? Tu connais ton fils, tu connais Paul... deux casse-cou de la pire espèce. La route est mauvaise. En pleine nuit, c'est de la folie!

—Ah! que veux-tu, ma pauvre Jeanne, nos fils ont vingt-cinq ans. Nous les avons habitués à faire leurs trente-six volontés. Moi, j'ai renoncé à la lutte.

Mme de Revez soupira.

—Allons, qu'ils agissent à leur guise. Mais surtout, Paul je compte sur toi. A une heure vingt, une heure vingt-cinq au plus tard, vous serez là. Tenez... nous vous attendrons jusqu'à une heure et demie.

Paul jura tout ce qu'on voulut. Bernard souscrivit à tous les serments qu'on exigea de lui. Chacun d'eux prit sa mère par le cou et l'embrassa tendrement et ils sortirent en hate.

Dix minutes après, on entendait le grondement de l'automobile.

...Mme de Revez et Mme Aubain demeurèrent seules dans le vaste salon du château, au coin du feu qui flambait à hautes flammes. Les deux soeurs se ressemblaient avec leurs cheveux gris disposés de la même façon, leurs visages un peu maigres et leurs toilettes noires de coupe analogue. Mais l'une d'elles, Jeanne de Revez, avait un air plus douloureux et des yeux plus las. Depuis quelques années, elle souffrait de rhumatismes articulaires, si aigus qu'elle ne pouvait bouger de son fauteuil sans le secours d'une femme de chambre.

Elle se plaignit un moment, et sa soeur, qui justement était immobilisée comme elle dans un fauteuil, par suite d'une foulure récente, sa soeur avoua:

—De fait, ce n'est pas gai de rester inactive. Voilà huit jours à peine que je suis comme toi, et je perds déjà patience.

Alors, elles se mirent à rire, car, toute leur vie, les mêmes événements leur étaient arrivés. Elles avaient épousé le même jour les deux frères. La même année elles devenaient mères, et veuves aussi la même année. Et jusque dans les petits détails de l'existence, le destin les traitait également, leur distribuant des joies et des peines qu'il semblait peser dans les deux plateaux d'une balance.

Pour toutes ces raisons, elles s'aimaient avec tendresse. Elles n'auraient pu vivre l'une sans l'autre. A qui, du reste, eussent-elles parlé de leurs fils qui étaient leur raison d'être et qu'elles chérissaient avec la même passion et le même emportement?

—Tu n'es pas inquiète ? dit Jeanne.

—Je suis toujours inquiète, quand Bernard n'est pas là, répondit Mme Aubain.... mais pas plus aujourd'hui.

—Moi, davantage. Il m'a toujours semblé que la nuit de Noël était une nuit spéciale, où il survenait des choses particulières, des événements plus heureux ou plus malheureux. Ce soir, j'ai comme une appréhension....

Une des bûches dégringola, ce qui les fit tressaillir, et elles s'aperçurent qu'elles étaient pâles toutes les deux.

Une heure sonna.

—Encore vingt-cinq ou trente minutes, dit Madeleine Aubain, et tu verras que ton appréhension n'était pas justifiée.

Pour se distraire, elles reprirent, une à une, toutes les nuits de Noël dont elles se souvenaient: Noël d'enfants où elles tâchaient de ne point dormir pour écouter les bruits étranges de la cheminée; Noëls de jeunes filles où elles rêvaient d'amour; Noël de veuves; Noëls de mères... Mais tous ces souvenirs les attristaient plutôt, comme tous les Noëls d'épouses où l'on soupait si joyeusement; souvenir dont la gaieté décline avec l'ardeur décroissante de la vie. Et leurs yeux ne quittaient pas les aiguilles du vieux cartel qui surmontait la cheminée.

—Nous avançons de cinq minutes au moins, dit Mme de Revez.

—Au moins, répliqua sa soeur. En outre, ils connaissent du monde là-bas...

—Oui, mais ils nous ont promis...,

—Ce que promettent les jeunes gens! Tu comprends bien que Paul et Bernard ne songent même plus que nous pouvons être inquiètes.

—Ah! tu vois; tu es inquiète! s'écria Mme de Revez... j'en étais sûre.....

—Pas du tout... seulement..., malgré soi, on pense à des choses.

—Quelles choses? mais parle donc!.., un accident, n'est-ce pas?

Mme Aubain n'eut point la force de protester. Des visions sinistres les obsédaient. Elles se rappelaient des cas, cités dans les livres, où des accidents s'étaient produits dont on avait été prévenu par contre-coup, par une sorte d'évocation simultanée de la catastrophe. Et il leur semblait qu'elles éprouvaient ce choc terrifiant de la réalité.

La demie sonna.

—La demie, balbutia Mme de Rever. Il est hors de doute qu'il s'est passé quelque chose. Si l'on envoyait au-devant d'eux? Le jardinier a une bicyclette.

—Evidemment. Mais qui nous assure qu'ils vont revenir par la route directe? Ils prennent souvent l'une des deux autres, qui sont moins rudes.

Elles se turent, et, dans le silence, le bruit de l'horloge devenait effrayant. Elles voyaient le mouvement de la grande aiguille. Elles n'auraient jamais cru que ce mouvement pût être visible à un tel point.

Mme de Revez essaya de rire.

—Nous sommes folles de nous alarmer, pour quelques minutes...

—Ecoute!

Mme Aubain s'était soulevée sur son fauteuil.

—Quoi! Qu'y a-t-il? gémit Mme de Revez, en essayant de se dresser.

—Rien... rien... j'avais cru...

Elles retombèrent toutes les deux, mais l'oreille tendue. les nerfs exaspérés, elles écoutaient les chuchotements et les murmures de la nuit.

—Les domestiques sont couchés, n'est-ce pas? dit Mme Aubain.

—Oui, il n'y a que Catherine qui attend notre coup de sonnette et Antoine qui doit dormir dans le vestibule.

Elles n'osaient regarder l'horloge. Mais, au fond d'elles, les secondes continuaient leur petit travail féroce, et chacune de ces secondes était un supplice.

Deux heures....

Mme de Revez se mit à pleurer. Sa soeur la rudoya et, tout de suite, elle-même éclata en sanglots.

Et, soudain, dans le parc, du côté de l'entrée, il y eut des cris, du tumulte. Elles entendirent Antoine qui sortait précipitamment et qui courait à la rencontre des nouveaux arrivants. Sous les fenêtres, un dialogue très rapide s'engagea. Antoine poussa une clameur d'effroi.

—Ah ! bégaya Mme de Revez, il y a eu un accident... j'en suis certaine.... C'est atroce !... Mon Dieu !... mon Dieu !... Si l'on pouvait se lever... courir...

—Oui, dit sa soeur... si l'on pouvait !... Elles perçurent le bruit d'une galopade dans le vestibule. La porte allait s'ouvrir. Violemment elle s'ouvrit. Antoine, le domestique, apparut, le visage décomposé. Un paysan émergea de l'ombre, les vêtements en désordre et du sang, du sang sur la figure.

—Mais parlez !... parlez donc ! ordonna Mme de Revez avec une énergie subite.

Antoine articula :

—Un accident.

—Quoi ! l'automobile...

—Oui, renversée.

Et le paysan répéta:

—Renversée... ils ont démoli un mur... là... tout près...

—Mais... mais... balbutia Mme de Revez... ils vivent... ils sont vivants ?

—Non... ou plutôt oui... il y en a un qui vit... blessé seulement... il revient sur mon cheval...

—Et l'autre ? l'autre ?

—Ah ! l'autre est mort...

—Ah ! dame, j'sais pas... j'sais seulement qu'il y en a un de vivant... et qu'il m'a dit: "Vite... courez au château, et dites à ma mère que j'arrive."

—Imbécile ! tu n'avais qu'à lui demander, proféra le domestique en l'empoignant... Allons viens, cherchons-le...

Ils s'éloignèrent en hâte.

Alors les deux soeurs restèrent l'une en face de l'autre.

Et ce fut épouvantable.

Un espoir infini exaltait chacune d'elles, en même temps que chacune d'elles était secouée par une terreur folle. Bernard ? Paul ? Les noms des deux jeunes gens sautaient dans leurs cerveaux. Lequel vivait? Qui de l'une ou de l'autre, reverrait son fils idolâtré ? Qui, de l'une ou de l'autre, serait la mère en deuil, vouée aux larmes éternelles ?

—C'est Paul... c'est Paul qui est vivant, pensait Mme de Revez.

Et sa soeur pensait à Bernard, plus adroit, plus souple.

Et elles sentaient sourdre en elles, et grandir, une haine effrayante, une haine monstrueuse, qui déjà les jetait l'une contre l'autre, comme si elles se haïssaient depuis les premières années de leur enfance. Et elles savaient que, quoi qu'il arrivât, elles ne pourraient plus jamais vivre un seul jour ensemble, plus jamais un seul jour.

Aucune parole ne fut échangée. Livides, tremblantes, elles écoutaient.

Du bruit encore, dans le parc.

Chacune se dit, avec une volonté sauvage:

—Le voilà... c'est lui... c'est mon fils... il descend de cheval... il entre.

En bas, dans le vestibule, un grand cri:

—Maman ! maman !

Toutes deux se levèrent. Mme de Revez elle-même oubliait les douleurs qui la tordaient.

—Maman ! maman !

Elles ne reconnaissaient pas la voix. Etait-ce Paul ? Bernard ? Oh ! la torture infernale !

Les pas approchèrent. La poignée de la porte tourna. Quelqu'un surgit; Paul de Revez.

—Toi ! toi ! Paul ! cria Mme de Revez triomphante, tandis que sa soeur se cachait la tête dans ses mains... Toi !... Paul !... tu es vivant ! toi, Paul !

Son fils accourait. Elle marcha vers lui, retrouvant, par miracle, ses forces perdues. Mais tout à coup, elle porta la main à son coeur, chancela, tournoya sur elle-même et, sans un mot, sans une plainte, tomba tout de son long.

Paul se précipita à genoux.

Sa mère était morte.

Près de lui, sa tante pleurait....

MAURICE LEBLANC.

NOS FRERES CANADIENS

Un bel article de Maurice Barrès

C'est notre force qui nous sauvera, mais le voeu de l'univers nous assiste. Au milieu de nos durs sacrifices, nous aimons nous savoir aimés, et la sympathie des peuples ajoute, en les attendrissant, à nos certitudes croissantes de victoire.

René Perrou, "le bourgeois d'Epinal", qui a célébré les gloires de sa ville dans le passé et qui nous donne maintenant, comme un cahier de ses Mémoires, "Epinal en août et décembre 1914" me raconte que les Canadiens envoient des vêtements aux populations vosgiennes. Ils y joignent des billets d'amitié. Un inconnu généreux écrit à un inconnu malheureux et qu'il aime.

Voici la figure du petit carton glissé dans chaque paquet par les soins du Comité France-Amérique. Ils sont tous pareils, sauf le nom du donateur, qui varie :

"L'AIDE A LA FRANCE"

Jadis, la France, sur nos bords,
Jéta sa semence immortelle...

(Louis FRECHETTE,)
poète Canadien

Sur le verso tout en blanc, chacun, n'écoutant que son coeur, écrit ce qu'il veut dire au pauvre Vosgien qu'il secourt. Je recopie quelques-une de ces paroles touchantes :

Courage, vous qui souffrez. Le jour de gloire viendra pour la France.....

Notre prière de chaque jour est: Vive la France!

Nous admirons votre courage, vaillants Français. Puissiez-vous être victorieux!

Courage, vous souffrez. Dieu ne peut permettre longtemps de pareilles injustices.

Courage, braves Français; votre Joffre vous conduira à la victoire..

Quelles soient bénies ces voix lointaines, ces voix efficaces d'une amitié penchée vers nous par delà l'Océan!

Parfois, l'accent se fait plus pressant. Ecoutez Mme Joseph Bourleau, de Sainte - Monique, dans le comte de Nicolet, province de Québec. Elle écrit:

"Une mère canadienne-française s'adresse à une mère affligée de la France. Je suis pauvre moi-même et sans appui; cependant, je suis heureuse de pouvoir vous donner une couverture. Et je vous offre mes vives et sincères sympathies."

Dans un chaud vêtement, on trouve le touchant billet que voici:

"Cette douillette a été portée par les sept enfants de la même famille canadienne à leur jour de baptème et, d'après une vieille coutume canadienne, ce vêtement est généralement gardé dans la famille et remis à l'ainée des filles pour le baptême de son premier-né. Le père de ces enfants me l'a remise en me disant qu'il en faisait le sacrifice de grand coeur pour une petite ou un petit Français, en lui souhaitant toute sorte de bonheurs. Moi, je ne désire pour le petit être qui s'en couvrira que de ressembler à ceux qui l'ont porté déjà et qui sont tous de beaux et forts enfants. Une carte à l'ainée des petites filles qui aurait dû avoir cette douillette lui ferait plaisir, j'en suis sûre. Voici son adresse: Marguerite Tourangeau, 606, Saint-Vallier, Montréal."

J'envoie à Marguerite Tourangeau un exemplaire de Colette Baudoche.

Ces Canadiens ont mieux fait encore. Ils nous ont donné leur sang. Quelqu'un me trace une simple esquisse à la Delacroix de l'arrivée d'un contingent canadien dans une petite ville des Flandres:

"Ils débouchaient, superbes et déguingandés, quatre par quatre, au pas, avec leur manière de porter le fusil va comme je te pousse, leur tenue khaki, la casquette ou le bonnet sur la tête, fumant, chantant, l'air résolu et gouailleur, des vieux, des jeunes, tous rasés, bien chaussés, équipements flambants neufs, avec des chevaux magnifiques et cette procession de voitures et de matériel qui suit les régiments anglais: voitures pour les couvertures, les manteaux, voiture à linge, voiture-filtre à distiller l'eau, cuisines roulantes, qui chauffaient la soupe et l'apportaient toute chaude et prête à servir à l'étape. Tout ce monde-là très gai, l'air vainqueur ne doutant pas qu'ils allaient tout bousculer....."

Ces brillants auxiliaires ne nous sont pas venus d'une manière irréfléchie, mais après étude et par une libre décision bien débattue, bien voulue. Etait-ce pour le Canada une obligation constitutionnelle de prendre part aux guerres de la Grande-Bretagne? un intérêt moral d'aider la cause française? Le parti purement nationaliste, dans un sentiment un peu étroit, —un peu provincial, eût été porté, parait-il, à isoler, à ne rien vouloir connaitre du monde extérieur. On me dit qu'un leader comme Bourrassa, homme de grand coeur, de grand talent, jugerait que cette guerre n'intéresse aucunement les Canadiens. Peu à peu, la thèse adverse prévalut. Parmi ces Canadiens, tous persuadés de l'immense destinée promise à leur pays, un grand nombre se refusent à chercher un simple développement économique. A leurs yeux, la patrie est autre chose qu'une vaste exploitation minière ou industrielle. Il aspirent pour elle à un rôle spirituel. Une des question essentielles, là-bas, est celle des langues, des religions et des races. Le problème franco-anglais est au fond de presque toutes leurs difficultés. Cette guerre des Alliés est, pour le Canada, la manière la plus efficace de résoudre ses problèmes intérieurs, et c'est en outre, une façon de prendre rang de grande nation.

Voulez-vous voir ce débat mis en action et chargé de toute sa richesse? Lisez avec moi une belle et profonde lettre que m'écrivait le capitaine Louis Gillet, sur la mort d'un jeune Canadien tombé dans les Flandres, au champ d'honneur, — Louis Gillet, qui fut durant quelques années, au sortir de l'Ecole Normale, professeur à Montréal. Et puis, c'est toujours si beau d'entendre un soldat parler d'un soldat!

"Je viens d'apprendre avec douleur, m'écrivait-il il y a plusieurs semaines, la mort d'un ami, le charmant Guy Drummond, tué à Langemark, un Canadien anglais: la destinée la plus brillante, la fortune, le goût, une femme adorable, toutes ambitions permises, et, pour finir, une balle boche stupide dans une tranchée flamande. La mort du mari d'Amélie, dans Vanity Fair, de Thackeray. Je suis navré.

"Guy Drummond avait le goût de l'action. Il se destinait au Parlement. C'est assez la tradition anglaise pour l'aristocratie et les grandes fortunes; c'est une rareté en Amérique, où il arrive parfois que la politique est abandonnée aux brasseurs d'affaires. Mon ami voulait réagir contre ce discrédit, il avait l'ambition, peut-être un peu naïve, d'assainir, de purifier l'atmosphère politique en l'arrachant aux luttes de petits intérêts, en la ramenant aux grandes vues et aux grandes idées. Je ne prétends pas qu'à vingt-cinq ans mon ami avait découvert la formule du grand rôle spirituel, de la mission qu'il rêvait que sa patrie remplit, mais il sentait l'importance et l'élargissement de l'avenir canadien. Il s'était donné, pour aborder sa tâche, une culture étendue qu'il perfectionnait sans cesse.

"Je le vois toujours dans le salon de sa mère, à Montréal, une des maisons anglaises où l'on avait des égards pour ce qui est français et où régnait l'idée de la vraie politesse et des manières raffinées. C'était alors un grand garçon de dix-huit ans, de la plus aimable figure, le regard caressant, modeste, mais déjà porté vers les grandes choses par l'assurance que lui donnait sa situation dans le monde, le charme de sa personne et cette confiance général qu'il respirait autour de lui. A l'Université, il se distinguait de ses camarades par une sorte d'aveu unanime de sa supériorité. Il avait tout ce qui réussit. Il avait le charme, la séduction, le don

Suite à la page cinq

NOUVEAU CABINET EN COLOMBIE ANGLAISE

Vancouver, 19 — Sir Richard McBride, premier ministre de la Colombie Anglaise depuis plus de douze ans, vient de résigner non seulement comme chef du cabinet, mais aussi comme député de Victoria à la Législature.

Son successeur comme premier ministre et chef du parti conservateur est l'hon. W. J. Bowser qui, depuis plusieurs années, occupait le poste de procureur-général dans le cabinet McBride.

Le nouveau cabinet se compose comme suit:

Premier ministre et procureur-général — W.-J. Bowser.
Finances — A. C. Flumerfelt.
Travaux Publics — Chas. E. Tisdall.
Terres — W. R. Ross.
Mines — Lorne Campbell.
Secrétaire provincial — Thomas Taylor.
Président du Conseil — William Manson.

On annonce que Sir Richard McBride partira dans quelques jours pour Londres où il occupera la position d'agent général de la Colombie Anglaise, en remplacement de M. J. H. Turner, qui a résigné.

Le cabinet Bowser comprend 3 nouveaux ministres: M. A. C. Flumerfelt, M. L. A. Campbell et M. Tisdall. Le premier devra se faire élire à Victoria et l'autre à Rossland.

Il semble entendu qu'il y aura une autre session de la législature avant les élections qui auront lieu, croit-on, au mois d'avril prochain.

Le nouveau ministre des finances, M. Flumerfelt, est né dans Ontario, et est âgé de 57 ans. Il n'a jamais siégé à la Législature. C'est un homme d'affaire bien connu à Winnipeg, à Toronto, à Montréal, où il fait partie de plusieurs compagnies industrielles.

M. Campbell, le nouveau ministre des mines vient aussi d'Ontario. Il est âgé de 44 ans. C'est le plus jeune membre du cabinet. Il a été pendant plusieurs années le gérant de la West Kootenay Light & Power Coy. Aux dernières élections, il a défait dans Rossland, le maire Taylor, de Vancouver. Il est connu comme un expert dans l'industrie minière.

M. Tisdall, le nouveau ministre des Travaux Publics, est un Anglais, qui a vécu pendant plusieurs années à Frédericton, N. B. Il est âgé de cinquante ans. Il est le chef d'une grande fabrique d'armes et de matériel de sport. Il représente une division de Vancouver à la Législature depuis quinze ans.

L'EXPLOSION DU HAVRE

Paris, 18 — L'explosion des Usines de Munitions Belges, au Havre, a fait plus de 110 victimes.

Toutes les dépendances de la manufacture, qui couvraient 150,000 pieds carrés de terrain, furent complètement détruites. L'endroit où la première explosion se produisit, est marqué par un abîme de 130 pieds de profondeur.

Les villes et les villages sur une distance de cinquante mille du Havre furent ébranlés par le choc de l'explosion et ceux qui se trouvaient non loin de là souffrirent des dommages sérieux. A Harfleur chaque maison fut endommagée et l'église menace de s'écrouler. A Bolbec, toutes les fenêtres des filatures furent brisées et des dommages considérables furent causés à Honfleur, St-Sauveur et à Beuzeville.

DEBOUT LES MORTS !

Paris, 20—Le lieutenant Jacques Péricard, qui s'illustra de façon si héroïque à la bataille du Bois Brulé, en avril dernier, et dont les journalistes, les poètes et les artistes ont illustré l'appel superbe "Debout les morts", vient d'être cité à l'ordre du jour de son corps d'armée. *Bien qu'il* n'ait que 38 ans, il a les cheveux blancs. C'est un soldat, c'est un héros, mais c'est aussi un homme de lettres de *réputation*, et dans son récit qu'il a dû répéter tant de fois, il y a une subtile analyse de la phase morale par laquelle passe le soldat, à l'heure décisive. Voici, en résumé, comment il raconta l'incident, sans fausse modestie, mais réclamant la même tranche de gloire, pour tous les autres qui prirent part à ce mémorable combat:

"Les 5 et le 6 avril, nous ne fûmes que spectateurs de la lutte. A chaque veille de combat, c'est une oppression, la chair se révolte, le poil se hérisse, la lâcheté hurle, puis, c'est la prière, l'âme se jette aux pieds de Dieu. Alors, c'est la paix ! Le 7, ma section reçut l'ordre d'attaquer la tranchée allemande. Ce fut un de ces combats acharnés pendant lesquels on éprouve une extraordinaire intensité de vie; il y eut de nombreux morts et blessés. Au matin on nous envoya nous reposer dans une tranchée de deuxième ligne.

"Vers le milieu du jour, réveil en sursaut, aux *cris* de: "Les Boches nous repoussent." Et, c'est la panique; yeux chavirés, faces convulsées, bouches tordues, les hommes *en déroute* s'écrasent dans les boyaux. Tous les officiers sont blessés. Comme ce n'est pas mon tour d'attaque, j'hésite d'abord, mais je me ressaisis, et faisant mon sacrifice, je décide d'arrêter les Boches. Je parviens à remonter le courage de mes hommes qui me suivent. Nous faisons reculer l'ennemi, et, le premier sorti de la tranchée française, j'étais aussi sûr de la mort que de la clarté du soleil. Nous arrivons à la tranchée ennemie et nous reprenons le morceau enlevé. J'établis un barrage et je respire. Cependant nous ne *sommes* qu'une poignée, complètement isolée, avec une pluie de grenades sur nos têtes. Impossible de faire un pas, sans *marcher sur un cadavre*. Mon exaltation m'abandonne, et, j'ai peur: je me jette derrière un amas de sacs. Le soldat Bonnot continue de se battre comme un lion, seul contre combien ? Son exemple me fait honte: quelques camarades nous rejoignent et le jour s'achève. La tranchée voisine est pleine de cadavres français qui semblent me contempler avec des yeux d'épouvante. Je me dis "Alors leur sacrifice va être inutile et les Boches qui vont revenir, nous les voleront ?

"Une fureur sacrée me saisit. De mes *gestes*, de *mes actes*, je n'ai plus souvenance. Je sais seulement que j'ai crié à peu près ceci: "Ohé, là, les morts, debout, qu'est-ce que vous *fichez par terre* ? Levez-vous, et allons mettre ces c.... là dehors.

"Debout les morts... Coup de folie? *Non.* Car les morts me répondirent: "Nous te suivons." Et je vis se lever à mon appel, des hommes rouges du sang qui *coulait de leurs blessures*. J'avais la foi qui fait jaillir le miracle. Ce qui s'est passé alors ? Il y a ici un trou dans mes souvenirs; l'action a mangé la mémoire. J'ai l'idée vague d'une offensive désordonnée, avec Bonnot au premier rang; j'avais l'impression d'avoir un corps de géant, avec une vigueur surabondante, et il me semblait que je voyais de dix côtés à la fois, pour donner des ordres. Enfin les Boches se calmèrent et nous nous trouvâmes maîtres dans ce coin. Je compris que je venais de vivre des heures que je ne retrouverais *plus jamais*. Mes hommes me félicitèrent, et cela vaut encore plus que toutes les légions d'honneur".

LES SERBES ET LEUR ARMEE

Fort intéressantes sont les notes et observations d'un chirurgien français, M. Guillaume Livet, *attaché à l'armée serbe* et qui viennent d'être publiées sous forme de livre.

M. Livet soignait un blessé qui *voulait quitter l'hôpital à tout* prix; il pensait l'envoyer dans son village, à quelques kilomètres, pour y passer une quinzaine *de jours*. Mais ce que le soldat voulait, c'était rejoindre son régiment. "Ma femme et mes enfants n'ont pas besoin de moi", *disait-il*, "et ma patrie en a besoin."

Avec de tels soldats on peut tout tenter et tout réussir.

La sobriété du soldat serbe est extraordinaire. "Il se contente de pain" dit M. Doumergue "et il "en mange, du reste beaucoup, "accompagné de quelques fruits "et de piment. Il *touche peu ou* "presque pas de viande. Comme "boisson, de l'eau ; le prix jour-"nalier moyen des dépenses du "*soldat serbe (nourriture, habil*-"lement, équipement s'élève de "70 à 80 centimes. Dans toute "une année, les dépenses de guer-"*re n'ont pas dépassé 115 mil*-"lions."

M. le chirurgien Livet s'est informé plus à fond du régime. "S'il *aime* la Serbie et les Ser-"bes, il reste fidèle à l'hygiène, "absente là-bas, à la cuisine fran-"çaise à peu près introuvable là "bas. "*Jamais de beurre, rien* "que de la graisse; *comme plats* "des piments farcis et des choux "aigres. Tel aura été notre me-"nu pendant tout notre séjour en "Serbie." Il n'y avait d'exception, à Nisch, qu'au café Blanc, fondé avec les capitaux du corps diplomatique.

Les Serbes *ne font d'excès* de boisson que le jour de la Slava—fête du patron de la famille,—et les jours de Pâques et de Noël. Ces jours-là on *mange* le kaljivo, gâteau de froment bouilli avec des noix ou des amandes pilées et du sucre en poudre, des *compotes de fruits; on boit du* vin, de l'eau-de-vie ou plutôt du raki; on porte des toast et on chante des chansons héroïques. *Mais cela se produit trois fois* par an et encore s'y prépare-t-on par une semaine de jeûne. Le reste du temps c'est la frugalité *la plus complète*. "Dans les ca-"barets" dit le docteur Livet, "ils "boivent du café accompagné de "grands verres d'eau froide, et "ils parlent peu, à voix posée : "on ne croirait pas qu'ils sont "sous la même latitude que Mar-"seille."

Si, à l'exception de Belgrade, aujourd'hui en ruines et complètement détruite,—et qui était trop cosmopolite pour représenter la Serbie,—le docteur Livet n'a trouvé là-bas, à Nish, à Vajevo, à Kragoujevatz, etc., que des villes rudimentaires, boueu-"ses avec ce parfum qui vous suit "dans tout l'Orient, fade et nau-"séeux *mélange de fades relents* "d'ambre, de cold-cream, de con-"fitures de framboises et roses fa-"nées." Il n'a pour la popula-*tion que les sentiments de la* plus haute admiration.

Chaque famille serbe possède au moins quatre enfants. Quant le femme serbe a constitué sa famille, elle assume tous les travaux des champs. Beaucoup se sont glissées dans l'armée, habillées en soldats, et n'y ont pas *montré moins de courage*.

Est-il étonnant avec un tel caractère que la nation serbe donne l'exemple de l'héroïsme de tout un peuple ?

"Les Serbes" dit le Dr Livet, "sont en général grands, vigou-"reux, bien musclés. A la der-"*nière conscription, la taille des* "recrues variait entre 1 mètre 69 "et 1 mètre 73; leur poids de 66 "à 67 kilos et le tour de poitrine "*était de 86 centimètres en mo*-"yenne. Ce sont de belles pro-"portions. Quant à leur endu-"rance, c'est à l'hôpital que j'ai "*pu le mieux en juger*; beaucoup "de blessés ayant encore l'usage "de leurs jambes, au lieu d'aller "à l'ambulance la plus voisine, "venait dans un des innombra-"bles hôpitaux de la ville à pied, "pour se faire opérer : ils mar-"chaient ainsi pendant trois "jours."

Très peu acceptaient d'être endormis. Si le chirurgien leur disait qu'il allait les faire beaucoup souffrir, ils répondaient:

"Nous sommes Serbes !" *L'opération* supportée sans une plainte, ils lui baisaient les mains en disant: "Nous voudri-*ons que vous* fussiez le tzar !" C'est pour eux, le plus grand remerciement possible, car ils mettent le tsar de Russie au-dessus *de tout*.

Un soldat auquel le chirurgien enlevait, dans la cuisse un morceau de baïonnette de vingt-cinq *centimètres de long, lui disait* : "Tiens, j'ai oublié d'apporter le fusil avec !" Un petit soldat de douze ans ne voulut pas être o-*péré sans avoir* reçu les galons qu'il venait de gagner à l'assaut d'une position. "C'est un capo-"ral serbe que vous opérer et non "un simple soldat."

On pourrait en citer à l'infini!

En continuant à feuilleter les notes du Dr Livet, nous arrivons à la description du mouvement *de retraite que les Serbes exécutèrent* il y a un an. Un matin de novembre, des automobiles chargées d'officiers arrivèrent ; peu *après, ce fut le tour des attachés* militaires étrangers; c'était l'état-major général qui avait évacué Vejevo et venait s'installer à Kragoujevatz. *Les blessés se succédaient*, encombrant les hôpitaux, puis apparaissaient les soldats hâves, décharnés, tombant de fa-*tigue et de faim, découragés*, perdus,

Il n'y avait plus de *munition*. L'ennemi avançant, on évacua les *blessés sur Nish, Uskub et Monastir*. Puis on apprit que l'armée austro-hongroise était entrée à Belgrade privée de ses défenseurs.

Mais, bientôt, tout changeait de face. Soixante wagons de canons et de *munitions* étaient ar-*rivés de France. L'armée serbe* se remettait en *marche*. Dix jours après, le 12 décembre, l'armée autrichienne était chassée de ses positions, repoussée sur la Kolubra et la Save. C'était, pour elle, la déroute. Cette armée serbe avait rejoint les Monténégrins à Vichegrad; une autre s'emparait d'Obrenovak *et reprenait* Belgrade. En treize jours, les Serbes avaient délivré leur pays; pas un Autrichien n'y restait, ou *du moins, il restait 60,000 prisonniers*, des canons, des armes, des munitions.

Ne délivreront-ils pas leur pays *une seconde fois?*

NOS FRERES CANADIENS

Suite de la page quatre

*de la parole agréable, qui déjà an*nonçait l'orateur. Il faisait songer à une esquisse, un léger crayon du jeune Disraeli. Il avait voulu *compléter sa préparation* par un séjour de deux ans en France et en Angleterre. La dernière fois que je l'ai vu, c'était il y a un an, à *Calais; il venait de se marier* et faisait les honneurs de la France à sa femme.

"Je n'avais pas eu des nouvelles depuis la guerre. J'ai appris *son engagement en même temps* que sa mort. Mais cette mort est un acte, une idée pleine de sens. Je ne sais ce qu'aurait fait plus *tard mon jeune ami*, ce qu'aurait *réalisé son action politique*. Au fond, je me demande tout en le pleurant, s'il n'a pas réalisé d'un seul coup la mesure, et la plus *magnifique*, de sa noblesse et de ses services. Il lie le Canada aux gloires de cette guerre. Par sa mort, Guy Drummond justifie toutes les espérances que nous avions mises en lui: ce jeune sang versé est le gage de la vertu politique de son idéalisme."

Que ce bel hommage soit celui de la France au jeune héros canadien tombé pour nous au champ d'honneur.

Les voix se croisent par-dessus l'Océan. La lettre familière de Louis Gillet, *que je transcris avec* indiscrétion pour qu'elle dise là-bas avec quelle piété nous ensevelissons leurs morts, se croise en *mer* avec d'autres lettres dont je veux aussi que l'on surprenne l'accent vrai. Ecoutez ce qu'écrit un grand avocat de Montréal à M. E. Ainé, à Paris:

"Quand on parle la même langue, on a nécessairement un grand fonds d'idées parentes, une façon de sentir et de penser *à peu près uniforme*, un idéal commun. Et lorsqu'un jour, j'ai foulé le sol de France, tout ce vieux fonds d'atavisme à peine soupçonné a afflué à la surface.

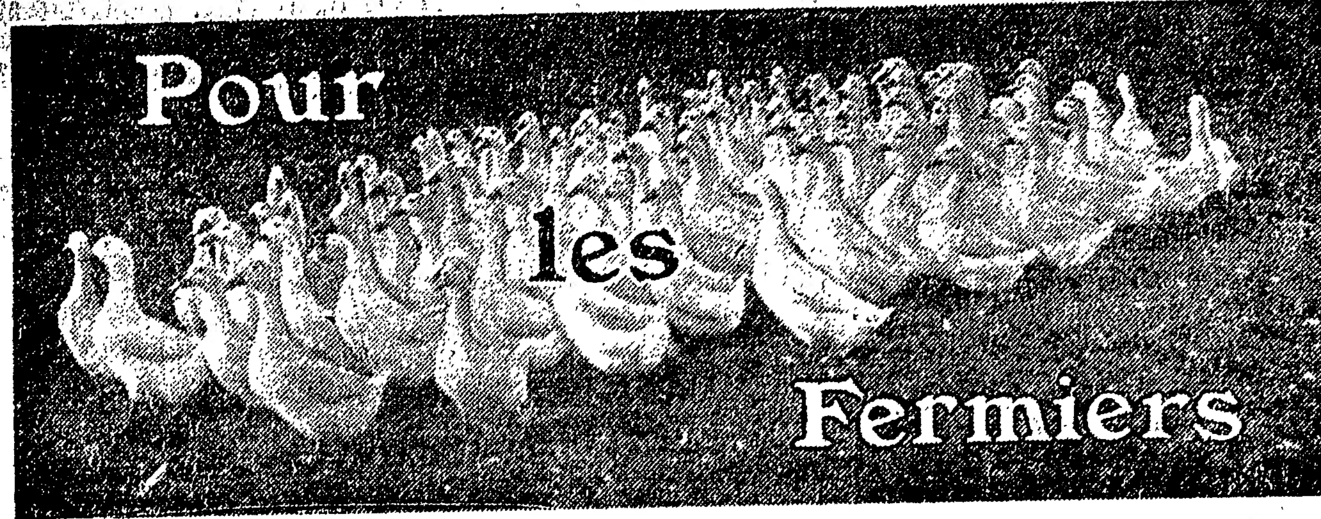
"Aujourd'hui, nous comprenons au Canada, que la mission des Canadiens-Français est de ressaisir le flambeau qui vacillait, d'en aviver la flamme et de démontrer aux autres éléments de cette nouvelle race qui est en gestation dans notre vaste Dominion que, *sans la pensée française* et la civilisation gréco-latine, le monde fera fausse route.

"Les six mille Canadiens tom-*bés* à Ypres, Langemark, Saint-Eloi, à la gauche des Anglais, à la droite des Français symbolisent à merveille notre situation morale ethnique entre nos deux patries: ils sauvèrent l'aile gauche anglaise et furent eux-mêmes sauvés par les Français après a-*voir résisté* assez longtemps pour leur permettre de se *reformer*. Nous sommes fiers d'avoir été à la peine et à l'honneur; nous remplacerons nos vides au fur et à mesure. Cette *semaine, dix mil*le des nôtres traverseront l'Océan."

Les Canadiens se sont battus *comme des preux*; ils ont été splendides à Langemark, dans l'affaire des gaz asphyxiants. Ils formaient la gauche des Anglais qui, pendant six heures (notre droite étant rompue), fut menacée d'être enveloppée; il fallut se dégager par des charges réitérées et recoudre ensuite les morceaux coupés de notre ligne. Les régiments canadiens, les divisions de l'Ontario, de Toronto, de Québec, se sont couverts de gloire.

Comme il va falloir que la France soit belle après la victoire pour payer tous ces dons, tous ces coeurs ailés, toutes ces imaginations qui courent à son aide, et cette jeunesse sanglante! fils de Garibaldi, enfants du Canada, et vous, troupes d'Afrique et des Indes!

Maurice BARRES,
de l'Académie française.



POUR LES FERMIERS

Il n'y a, pour ainsi dire, pas de localité au Canada où il ne soit possible de cultiver au moins quelques sortes de légumes, et bien des gens seraient surpris d'apprendre le grand nombre de variétés que l'on peut faire pousser, même dans les districts les plus froids.

Les légumes frais, bien cultivés, se vendent de plus en plus facilement; on en demande toujours plus d'espèces, et il y a encore bien des régions au Canada où l'on ne peut s'en procurer un approvisionnement nombreux et varié.

Si l'on mangeait plus de légumes on consommerait moins d'aliments coûteux et si l'on cultivait des légumes à la maison, on économiserait une besogne considérable au bout de l'année.

Ce bulletin est spécialement destiné aux amateurs, mais le jardinier qui cultive pour le marché aura également profit à le consulter.

LE JARDIN A LA MAISON

Sans doute tout le monde ne peut cultiver ses propres légumes, mais une bonne partie de notre population pourrait le faire, et produire en abondance ces denrées alimentaires si saines, si succulentes et si nourrissantes. Il ne s'agit que de vouloir.

A la campagne on a toujours de la place pour installer un bon jardin potager et même dans les cités, les villes et les villages, il y a généralement sur le terrain, derrière la maison, un carré assez grand pour que l'on puisse y faire pousser une quantité suffisante de légumes pour alimenter une famille nombreuse pendant l'été, et en donner à d'autres gens.

Emplacement du jardin.—Dans les cités et dans les villes, on n'a pas, bien entendu, le choix de l'emplacement; le seul endroit dont on dispose généralement est le fond du terrain. Le jardinage sera plus difficile si le terrain est entouré de grands arbres, ne serait-ce même que d'une côté, et les résultats seront beaucoup moins bons que s'il n'y avait pas d'arbres. Les arbres, en effet, enlèvent au sol l'humidité et la nourriture qu'il contient et leur ombrage nuit souvent aux récoltes. Cependant, même lorsqu'il y a des arbres, on peut encore obtenir d'assez bons résultats en semant des plantes à pousse rapide tels que la laitue, les radis, les épinards, que l'on peut cultiver au commencement du printemps et de l'automne, quand la pousse des arbres n'est pas encore active. A la campagne, le jardin doit être aussi près de la maison que possible et situé sur un sol chaud et bien égoutté. C'est généralement les femmes de la maison qui s'occupent du jardin à la campagne. On doit donc leur fournir toutes les commodités possibles. Mais il vaut encore mieux cultiver quelques rangées de légumes potagers dans le champ, avec les plantes-racines, que de ne pas avoir de jardin du tout.

Préparation du sol.—Le sol doit être bien ameubli; cette condition est essentielle si l'on veut obtenir les meilleurs résultats. Quand on se met à faire du jardinage dans les villes, on a souvent de grandes difficultés à surmonter pour mettre le sol en état réellement bon. Souvent le terrain est couvert de vieilles boites de ferblanc, de pierres, de briques, de morceaux de bois, de jouets cassés et de beaucoup d'autres choses qu'il faut enlever ou enterrer profondément. Souvent aussi il arrive que le sous-sol de la cave de la maison a été jeté sur la cour pour égaliser le terrain. Parfois cette couche de sous-sol est très profonde; c'est généralement de l'argile dure ou du sable. L'argile est beaucoup plus difficile à travailler mais elle fournit généralement de bien meilleurs matériaux que le sable. S'il y a beaucoup de cendres de charbon dans la cour, il faudrait enlever la plus grande partie ou les enterrer dans un coin. Un peu de cendres mélangées avec l'argile rendrait celle-ci plus faible, plus ouverte mais il n'y a pas beaucoup de principes alimentaires dans les cendres de charbon et il en faut aussi peu que possible dans une bonne terre de jardin. Le mélange de sable et d'argile ferait un sol plus consistant que l'un ou l'autre de ces matériaux seul. Une application de chaux sur l'argile à raison d'environ deux tonnes à l'acre,—soit environ cent livres pour un jardin de 25 x 40 pieds, —ou même la moitié de cette quantité, parfaitement mélangée à l'argile, aiderait à la désintégrer. Mais le meilleur amendement est encore le fumier, de préférence du fumier pourri si l'on peut s'en procurer. Ce n'est pas trop que d'en mettre cinquante tonnes à l'acre. Mettez une couche de trois à quatre pouces d'épaisseur sur le terrain avant de l'enfouir, vous ne le regretterez pas. Incorporez-le bien au premier pied d'épaisseur du sol, que ce sol se compose de bonne terre, d'argile ou de sable. Si le fumier est pailleux, il faut bien l'enfouir pour que la paille ne sorte pas quand on râtisse le sol. Les sols les plus pauvres peuvent donner de bons résultats, pourvu qu'on leur applique tous les ans une forte couche de fumier, à condition qu'ils contiennent assez d'eau, mais l'eau, dans bien des villes, peut être appliquée par des moyens artificiels. Lorsqu'on n'a pas d'eau, il vaut mieux ne pas faire usage de fumiers très pailleux sur les sols légers, car ces fumiers les rendent trop meubles, la terre sèche trop facilement et la graine ne germe pas bien; le fumier bien décomposé convient beaucoup mieux pour ces sols. Lorsque l'on se sert de fumier pailleux, à défaut d'autre, sur un sol léger, on fera bien de rouler le sol pour faire monter l'eau à la surface et activer la décomposition de la paille. On doit chercher, avant tout, à mettre le sol dans un état tel qu'il ne durcisse pas ou qu'il ne se prenne pas en croûte dans une sécheresse, et qu'il ne dessèche pas trop vite, et le meilleur moyen d'arriver à obtenir cet état est d'appliquer une bonne quantité de fumier qui apporte au sol des principes fertilisants sous une forme facilement acimilable et qui aide à former de l'humus, si essentiel au bon état physique du sol. Il ne faut pas bêcher les terres argileuses quand elles sont très humides car elles durcissent fortement; attendez qu'elles soient assez sèches et elles se travailleront beaucoup mieux.

Quatre outils sont indispensables dans un jardin: une bêche, une gratte ou houe à main, un râteau et une fourche à bêcher. La houe et les râteaux étroits sont les meilleurs pour les petits jardins; on peut aussi se servir d'outils bien faits pour les enfants, mais ces outils doivent avoir de longs manches. Dans les argiles dures, on peut être obligé de se servir de la houe pour ameublir le sol après que celui-ci a été bêché, avant d'employer le râteau. On se sert du râteau pour aplanir le sol et compléter l'ameublissement. La surface du sol doit être aussi lisse et aussi fine que possible. Si les deux ou trois premiers pouces de la surface sont en bon état d'ameublissement, la graine germera promptement.

Disposition du jardin.—On fera bien de tracer le plan du jardin quelque temps d'avance pour le disposer de la façon la plus avantageuse possible. On doit chercher à obtenir un bon assortiment de légumes, en provision régulière et continue et de la plus grande variété possible, sur le terrain dont on dispose. Il ne faut pas négliger non plus l'aspect du jardin. Certaines sortes de légumes mûrissent en un temps relativement court; d'autres espèces réussisent mieux dans les périodes les plus fraiches de la saison, au printemps ou à la fin de l'été; d'autres exigent une grande chaleur pour pousser en perfection. D'autres enfin veulent une température fraiche au printemps et les chaleurs de l'été pour compléter leur développement.

La semence de certaines espèces de légumes peut être semée dès que le sol est assez sec au printemps; pour d'autres, la semence ne doit être mise en terre que lorsque la gelée n'est plus à craindre; pour d'autres encore la semence demande à être déposée dans une couche chaude, une serre ou une maison ordinaire, et les plantes ne peuvent être repiquées en plein air que lorsqu'elles sont bien avancées. Un sol chaud est tout aussi essentiel au succès de certains légumes que l'absence des gelées, et même lorsqu'ils sont protégés contre la gelée ces légumes ne réussissent que si la terre est chaude. Certains légumes, par exemple le céleri, exigent beaucoup plus d'humidité que les autres.

Graine à semer:—
(au commencement du printemps), betteraves, carottes, laitue, oignons, panais, pois, radis, choux-raves, cresson de jardin, salsifis, épinards, persil et poireaux.

Graine à semer:—
(en couches chaudes, mais les plantes résisteront à quelques degrés de gelée) choux, choux-fleurs, céleri.

Graine à semer:—
(après que tout danger de gelée est passé, à moins d'être protégée), fèves, maïs, concombres, melons, pommes de terre et citrouilles. La graine de choux tardifs n'est semée qu'au mois de mai, mais les plantes résistent à la gelée; la graine de rutabagas doit être semée tard, quoique les navets résistent à la gelée.

Graine à semer:—
(en couches chaudes, mais les plantes peuvent résister à la gelée) melons, aubergines, piments.

Certaines plantes exigent une saison beaucoup plus longue que d'autres; c'est là un fait dont il faut tenir compte en traçant le plan du jardin.

Nous avons déjà dit que l'on doit disposer un petit jardin potager de façon à obtenir un bon assortiment de légumes et une provision régulière. Les légumes qui ont une longue saison de végétation comme les betteraves, les carottes, les navets, etc., doivent être cultivés sur un côté ou à l'extrémité du jardin. Il ne faut pas qu'il y ait des rangs éparpillés ci et là qui donneraient au jardin un aspect malpropre vers la fin de l'été. Si le jardin doit être permanent, on fera bien d'installer une petite plate-bande d'asperges, quelques plantes de rhubarbe que l'on mettra à environ un pied et demi des bornes pour qu'ils ne gênent pas les légumes que l'on plante tous les ans.

Dans un jardin, on peut planter les légumes beaucoup plus serrés que dans un champ où la plupart des opérations se font avec des chevaux; il suffit donc de mettre les rangées d'un bon nombre d'espèces à un pied ou quinze pouces d'écartement.

Nous donnons ici, à titre de modèle, le plan d'un petit jardin de 33 x 30 pieds mais on pourrait faire beaucoup d'autres plans. Ce plan ne prévoit pas de sentier; on peut en mettre un si on le désire, à l'endroit où il sera le plus commode. Les graines des espèces qui doivent être semées les premières sont mises dans une partie du jardin et les derniers semis, ou les dernières plantations, dans l'autre partie, on peut ainsi travailler à nouveau le terrain, si c'est nécessaire, pour les derniers semis. On devra, pour obtenir les meilleurs résultats employer le râteau ou la houe pendant l'été pour tenir la surface du sol toujours meuble et détruire les mauvaises herbes.

LE CRIME DU LIEUTENANT CODERRE

LE JURY AFFIRME LA CULPABILITE DE L'ACCUSE

Londres, 20 — Le jury chargé de faire une enquète sur le meurtre du sergent Ozanne, de Prince-Albert, a trouvé coupable de ce meurtre le Lieutenant Coderre, de Sherbrooke (Qué.) appartenant au 41ème bataillon.

Le Lieutenant Coderre a été condamné à subir son procès sous l'inculpation d'homicide volontaire.

Londres, 21 — Mme Coderre, de Sherbrooke (Québec), femme du lieutenant Coderre accusé d'avoir tué le sergent Ozanne, est arrivée à Londres. Elle a appris pour la première fois l'accusation qui pèse sur son mari. Celui-ci prejetait d'aller au-devant de sa femme, à l'arrivée de cette dernière; mais au lieu de voir son mari, elle a été mise au courant de l'affaire pénible à laquelle il est mêlé et la malheureuse, on le comprend, a été affectée au degré que l'on peut concevoir.

L'agent général de la province de Québec, l'honorable J. P. Pelletier, a donné des instructions aux avocats qui représentent la province de Québec, à Londres, d'entreprendre la défense du lieutenant Coderre.

Le meurtre du sergent Ozanne a été commis d'une manière extrèmement brutale. Le corps a été haché de coups de couteau d'une façon qui démontre que le meurtrier devait être dans un état de délire furieux. Le crime doit avoir été perpétré par un homme d'une grande force.

Une circonstante étonnante de l'affaire, c'est que le major Hughès et le lieutenant-colonel Henri Archambault, du 41ème bataillon, sont arrivés au mess des officiers le mercredi soir, après la perpétration du crime, et ont dormi toute la nuit dans la maison sans rien remarquer d'insolite. Il semble qu'après la découverte du cadavre, dans une étable située près de la maison occupée par les officiers, une des ordonnances soit partie pour aller avertir le colonel Archambault de la tragédie qui venait d'avoir lieu. Mais cet homme a croisé le colonel, dans l'obscurité sans le voir; il n'est revenu que le lendemain matin et c'est alors seulement que le commandant du 41ème régiment a été mis au courant de l'affaire.

Le mercredi soir, le lieutenant Coderre prit le repas avec les autres officiers, comme d'habitude. Il ne fit preuve d'aucune nervosité; son apparence n'était pas celle d'un homme qui a pris part à une lutte, à ce que disent les autres officiers.

Le père du lieutenant Coderre demeure à Sherbrooke. Cet officier était venu en Angleterre avec le premier contingent; il avait été renvoyé au Canada avec les officiers surnuméraires. Il revint ensuite, avec le 41ème bataillon. Ce bataillon est maintenant au camp d'Aldershot, à vingt milles du théâtre du crime.

Les funérailles du sergent Ozanne ont eu lieu à Guilford, Surrey, mardi. On l'a inhumé avec les honneurs militaires.

ABONNEZ-VOUS AU COURRIER DE L'OUEST, $1.00 PAR ANNEE.

LORRAINE ET QUEBEC

La Conquête des Vainqueurs à l'Idée française

Avez-vous déjà lu "Colette Baudoche"?

C'est un beau livre de M. Maurice Barrès; c'est l'histoire d'une jeune Lorraine de Metz qui gagne à l'idée française son pensionnaire allemand; c'est un modèle de ce que les Canadiennes-françaises des milieux mixtes peuvent pour faire comprendre notre âme et nos aspirations aux Anglais honnêtes qui les entourent et qui nous méconnaissent.

Dans un humble intérieur de cette Lorraine conquise, où les coeurs restent ardemment français arrive un professeur allemand, M. Asmus, tout heureux de pouvoir apprendre le français à la maison, entre ses cours. Il est bien fruste, le bon M. Asmus, bien ami de la charcuterie, de la bière et de la supériorité prussiennes: il est un peu gros dans ses manières, et il ne perd pas de chances de faire rire de lui par Colette et sa mère, perspicaces et bien malignes tant qu'on veut.

Petit à petit, cependant, le professeur s'affine, se polit, goûte le caractère et le génie français, défend carrément les écoles lorraines (le bilinguisme) contre ses confrères pangermanistes, et, après une visite aux villages lorrains, puis à Nancy, en terre de France, où il admire le bon goût supérieur qui préside à l'arrangement des parcs et des places publiques, après s'être pénétré de la valeur civilisatrice de ces Lorrains que la force des armes a donné à la Prusse, il se dresse bien droit contre les assimilateurs et leur jette à la face les mêmes arguments qu'on lance aujourd'hui aux aveugles destructeurs d'écoles de l'Ontario. "On dégrade les enfants si on les prive de leurs vénérations propres (p. 166.)

..Il n'est pas permis de rien détruire sur ce territoire, sans avoir examiné, éprouvé toutes les valeurs qu'il renferme. Je crois qu'elles peuvent enrichir le vie allemande (et anglaise)... Notre sensibilité n'a jamais pu se développer. Nous n'avons fait qu'absorber. Où est notre nature? Nous devons être très contents que ce pays mette un peu de France à notre disposition. Goethe, Schiller et beaucoup de grands hommes ont déclaré qu'il fallait à la pâte allemand un peu de levain français. Et voilà pourquoi la résistance lorraine me parait une chosse bonne, utile, "conforme à nos intérêts" (p. 174).

Peut-on désirer un meilleur plaidoyer que celui-ci, d'un ex-ennemi!

La conquête de la petite Française aurait pu s'arrêter ici. Mais non, et le détail a bien son importance..... pour les lectrices. M. Asmus, policé, francisé, conquis, retire sa parole à sa fiancée de Prusse et veut épouser Colette. Après un mois d'hésitation où "elle recherche s'il est plus honnête pour une Messine de "conquérir" un Prussien aux idées françaises ou de le rejeter aux Gretchen", la jeune fille craint de faire injure aux héros, de n'être plus considérée des Dames de Metz, qui symbolisent encore la résistance et l'honneur, et elle refuse la main du professeur, haut placé, tout comme dans les "Anciens Canadiens" Blanche d'Haberville n'accepte pas Archibald Cameron of Locheill, son ami d'enfance.

Dites-moi: cette petite Lorraine n'est-elle pas digne des héros de Belfort et de Reischoffen? Dites-moi encore: cette attrayante Messine n'est-elle pas un type à imiter partout où vit un population mixte, où des descendants de Français luttent pour sauver leur âme de France ?

Si nous pouvions donc montrer à nos voisins, rivaux ou ennemis, des chefs-d'oeuvre de goût français, des délicatesses qu'ils n'ont pas, ou du moins, des villages proprets et idéalistes dont on puisse dire un peu ce que Barrès écrit de Metz: "Metz ne vise pas à plaire aux sens; elle séduit d'une manière plus profonde : c'est une ville pour l'âme, pour la vieille âme française, militaire et rurale.... *Dans le réseau de ces rues étroites, où les vieux noms sur les boutiques me donnent du plaisir, je crois sentir la simplicité des anciennes moeurs polies et ces vertus d'humilité, de dignité qui, chez nos pères s'accordaient. J'y goûte la froideur salubre des disciples de jadis, mêlées d'humour et si différentes de la contrainte prussienne.*

Un attendrissement nous gagne dans ces vieilles parties de Metz, où dominent aujourd'hui les femmes et les enfants. Elles avivent notre don de spiritualité. Elles nous ramènent vers la France, et la France, là-bas, c'est le synonyme le plus fréquent de l'idéal. Ceux qui lui demeurent fidèles mettent un sentiment au-dessus de leurs intérêts positifs. Si quelques-uns la renient, c'est qu'ils sont asservis par des raisons utilitaires et qu'ils sacrifient la part de la vie morale." (page 24).

Certains écrivains de langue anglaise ont bien voulu reconnaitre dans notre chér Québec ce "don de spiritualité française"; mais c'est toute une étude, où bien peu réussissent, que d'arriver à connaitre l'âme d'une race idéaliste comme la nôtre l'est encore un peu, Dieu merci! Et il semble que nous fassions notre possible pour enfouir nos qualités. Certains Américains ouverts et instruits sont devenus de sincères admirateurs et partisans de notre survivance française après s'être entendu expliquer l'histoire de la Nouvelle-France et de nos luttes constitutionnelles: les troubles de 37 eux-mêmes les faisaient applaudir. "That's right!"

Si nous avions cinq cents, cinq mille de ces bons apôtres à la Dr Freeland, disséminés dans les villes et villages de l'Ontario....

Quant à la leçon finale de Colette, son refus d'épouser l'Allemand, une Canadienne d'aujourd'hui pourrait donner au problème une autre solution. La situation n'est pas la même que là-bas; nous ne retournerons pas à la France, nous devons vivre en paix avec nos voisins; il semble que Colette choisirait ici de "conquérir" un Anglais, et qu'après cent cinquante ans écoulés depuis les Plaines d'Abraham, Blanche d'Haberville ferait de même. Mais il s'agit de "conquérir" et non d'être assimilé soi-même. Combien en voit-on même dans nos villes du Québec, d'enfants de noms français ou dont la mère est française et qui **ne savent pas dix mots de notre** langue ! Des Lachance, Laflamme, Roy, *Rochon, Savoie, Pépin* qui ne savent pas même prononcer leur nom !

La leçon de "Colette Baudoche" est-elle trop élevée pour être appliquée dans les classes primaires? Les élèves plus avancés ne pourraient-ils pas apprendre à continuer la lutte des ancêtres, opérer la revanche et gagner les vainqueurs?

Inspirons à tous, dans les leçons d'histoire, de géographie, etc. la culture de leur âme nationale, réchauffons ce germe de France qui dort en chacun d'eux, qu'il produise des fleurs et des fruits bien français, qui "forcent" la sympathie et le respect de nos voisins, de nos rivaux, de nos ex-ennemis.

YVES NOEL
(L'Enseignement Primaire.
Livraison de décembre).

LES PRODUITS DE LA FERME EN ALBERTA

On a calculé que la valeur totale des produits de la ferme dans la province d'Alberta seulement, s'élevait à $100,000,000, soit une augmentation de 35 p. c. sur l'an dernier. La population de la province est de 400,000 et de ce chiffre 150,000 habitent les villes; le record est donc excellent. Aussi cette population, de même que celles des autres provinces, réalise-telle de plus en plus que le sol cultivé d'une manière intense est le plus grand producteur de richesses.

L'abondante récolte de 1915 en Alberta, survenant après deux années d'économie, a mis le fermier dans une excellente position pour tenter l'application des méthodes ou expériences nouvelles, comme par exemple l'élevage sur une plus vaste échelle.

LE TUNNEL DES SELKIRKS

Calgary, 21 — Les travaux du percement de la chaine des Selkirks au tunnel de Rogers Pass en Colombie-Anglaise, sont si avancés qu'il est possible que le Pacifique Canadien fasse circuler ses trains à travers la montagne vers la fin de l'année prochaine. M. J. G. Sullivan, ingénieur en chef des lignes de l'ouest du C. P. R., considère l'ouvrage comme étant dans l'état le plus satisfaisant, si l'on tient compte des nombreuses difficultés que les contracteurs rencontrent continuellement dans l'exécution de ce travail, le plus important du genre jamais entrepris en Amérique. Quoique le coût en soit énorme, quelque $12,000,000, il est hors de doute que les avantages apportées par cette artère gigantesque, compenseront amplement les sacrifices d'argent que la compagnie doit faire pour procurer une telle amélioration à son réseau. Ce sera le complément de la politique que le C. P. R. a depuis longtemps poursuivie en rapport avec l'amélioration des lignes de l'ouest, surtout dans les Rocheuses, où des sommes fabuleuses ont été dépensées pour assurer le confort et la rapidité du service et en même temps la sécurité des voyageurs.

On a déclaré au C. P. R., ces jours derniers que les deux équipes venant respectivement de l'ouest et de l'est, se rencontreront probablement le 25 décembre dans le forage du tunnel auxiliaire.

LA FAMINE EN BELGIQUE

Le besoin est urgent. Il faut sauver ce brave peuple.

A moins que le Canada ne vienne sans retard au secours de la Belgique des centaines où plutôt des milliers de ces braves Belges mourront de faim. Ce peuple héroïque est vraiment dans une position pitoyable. Sans nourriture sur son propre sol, on lui refuse le droit d'importer de la farine et autres produits alimentaires.

L'appel fait au Canada l'an dernier a reçu une réponse généreuse. Cinq navires sont partis d'ici chargés d'aliments et de vêtements. L'enthousiasme est tombé, où peut-être croit-on que le besoin n'existe plus. Non, il faut se rappeler que les Belges ont un besoin constant de pain. Il faut expédier un sixième navire.

Nous qui vivons a quelque six mille milles des champs de bataille d'Europe, nous nous faisons une faible idée de la misère qu'endurent les Belges dans cette partie de leur pays, contrôlée par les barbares allemands. Les villes ne sont que des ruines, dans les villages les récoltes ont été détruites ou confisquées par les envahisseurs. Les habitants sont incapables d'acheter des vivres et les Allemands refusent de les nourrir. Le seul travail qui leur est offert c'est dans les fabriques de munitions allemandes, pour y faire des obus pour détruire les soldats Canadiens, Anglais, et Français. Ce travail répugne au Belge qui préfère mourir de faim si nos amis ne viennent pas à son aide.

Comme le disait le comte de Shelbourne: "Il ne faut pas oublier un seul instant que nous avons contracté une dette d'honneur envers la Belgique." Le 28 juillet 1914, le gouvernement belge demandait au ministre allemand si la Belgique pouvait compter que l'Allemagne respecterait sa neutralité. La réponse était affirmative. Or, vers le 3 août, les armées allemandes traversaient la frontière belge, et le 4, elles brûlaient les villages et assassinaient les populations.... Notre devoir n'est-il pas aujourd'hui de verser notre sang et de dépenser jusqu'à notre dernier sou pour rendre au peuple belge sa place parmi les nations et épargner à l'Europe, si possible, la répétition de semblable crime."

A Liége, il y a 22,000 habitants sans foyer — 165,000 ouvriers sans travail — plus de 320,000 Belges absolument dénués de tout et dont l'existence dépend de la générosité des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne.

Il faut environ sept millions de dollars par mois pour nourrir les Belges. Un sac de farine qui ne coûte que $2.50 donnera assez de pain pour alimenter une famille belge pendant un mois. Mais le besoin est urgent. Certes, le peuple canadien ne permettra pas que les Belges meurent de faim, le secours doit venir sans retard.

Toute somme, si petite soit-elle sera reçue avec reconnaissance par le Comité Exécutif Central de l'Oeuvre de Secours aux Victimes de la Guerre en Belgique, 59 rue St-Pierre, Montréal.

CHRONIQUE LOCALE

NOEL A NOS EGLISES

La solennité de Noël s'annonce comme devant briller d'un éclat particulier dans nos églises paroissiales d'Edmonton.

A l'église St-Joachim, le choeur de chant exécutera la Messe de St-Joseph, de J. Wiegand; le solo: "Minuit Chrétiens", sera chanté par M. Leo. Savard.

Les orgues seront tenues par l'organiste distinguée de la paroisse, Melle Humbert; le choeur de chant sera sous la direction de M. J. C. Curtin.

A l'église de l'Immaculée Conception on exécutera la Messe à deux voix, en do, de Battman. Les solistes seront Mmes Trudel, Fournier, Boulanger et Robitaille et MMlles R. Poisson, A. M. Sylvestre et Blanche Pépin. A l'offertoire, le "Minuit Chrétiens" sera chanté par Mme R. Gaucher.

Le cantique "Ça Bergers" sera chanté au début de la messe par Mlle R. Poisson.

A la messe de l'Aurore voici les cantiques qui seront chantés: "Il est né le divin Enfant", M. Simard, "Les Anges dans nos campagnes", M. Rocque, "Nouvelle agréable", Mme Trudel, "Dans cette étable", M. J. L. Montpetit.

Le programme de musique sacrée de la messe de minuit et de la troisième messe comportera des soli de violon et d'orgue.

REPRESENTATION THEATRALE

Un beau succès pour les élèves du Collège des Jésuites

Il y avait foule, lundi soir, à la salle de l'Ecole Séparée de la Troisième rue, pour assister à la représentation, par les élèves du Collège des Jésuites, de l'amusante comédie de Molière: "Le Malade Imaginaire". Cette soirée était donnée sous le patronage de l'Association St-Jean-Baptiste de notre ville.

Les jeunes acteurs firent merveille et les spectateurs les récompensèrent largement par des applaudissements répétés.

Voici les noms des jeunes gens qui tenaient des rôles dans la comédie: Fanning Boileau, Roméo Ketchen, Charles Fournier, Eugène Fournier, Paul Poirier, L. Eccles, Eudore Godbout, Chas. Turgeon, Roméo Bérubé, Louis Coupez, Geo. de Tonnancourt.

Durant les entr'actes, Adrien Voyer, Edouard Pomerleau, Hector Prince, Hormidas Gariépy et Arthur Lessard, tous élèves du Collège recueillirent des applaudissements mérités en chantant ou en jouant du piano avec un talent plein de promesses.

Le choeur du Collège se fit également entendre à deux reprises, dans l'interprétation d'une fable chantée et du chant du Collège.

Cette soirée fut un vrai succès pour nos petits amis du Collège: nous souhaitons qu'il se répète.

CONCERT BELGE

Le Concert Belge, donné par les artistes du Cercle Esperanza a eu lieu mercredi soir, 22 décembre, remportant un succès triomphal. Toute l'élite d'Edmonton se pressait dans la salle comble de spectateurs.

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, le compte rendu de cette belle manifestation d'art.

M. Roméo Marcotte est parti pour St-Félix de Kenzey, province de Québec, où il séjournera durant les fêtes de Noël et du Jour de l'an.

M. Léger Roy, maire de Chauvin, Alta., était de passage à Edmonton cette semaine en voyage d'affaires.

PAROISSE ST-EDMOND D'ELM PARK

Dimanche prochain 26 décembre, nos jeunes amis de la ville sous le direction de M. Eugène Chartier viendront nous donner la pièce qui avait été annoncée pour le 12 décembre, mais, qui n'avait pu être exécutée à cause de cette malheureuse épidémie "la grippe" qui avait frappé quatre acteurs sur cinq.

Comme ils sont tous à présent complètement rétablis et qu'ils sont hommes de parole et d'honneur, ils tiennent à remplir leur engagement dans le plus bref délai possible.

Nous espérons donc que de nombreux et sympathiques groupes Canadiens de la ville se formeront pour venir grossir les rangs de nos paroissiens canadiens d'Elm Park et applaudir ferme au succès des acteurs. Tous seront accueillis avec joie. La soirée est organisée par les Enfants de Marie de la paroisse.

Des voitures attendront les visiteurs au débarcadère des Tramways à 7.30 h.

LES SOIREES FAMILIALES DE L'IMMACULEE CONCEPTION ET LA SURVIVANCE FRANCAISE AU CANADA

Le Canada, cette contrée immense où toutes les nationalités du globe terrestre se sont données rendez-vous pour mieux prouver, il semble, combien est naturel et facile l'assimilation des races, n'en demeure pas moins la terre du miracle de la survivance française.

M. Gustave Zidler, un poète français épris de notre histoire et de notre beau pays, écrivait, il y a quelques mois, un superbe article où nos origines et notre développement étaient étudiés avec beaucoup d'érudition. Cherchant les causes pouvant expliquer cette force de résistance à l'assimilation que semblaient imposer de toutes parts le caprice des hommes comme la contrainte inéluctable des faits, il disait:

"Le patriotisme du Français d'Amérique, tout spiritualisé, ne se compose pas seulement d'attachement à un sol, à une langue et à des traditions; il doit se concevoir surtout sous la forme d'un apostolat religieux. C'est ce qui contribue encore à lui donner, avec un but et une raison d'être, une puissance capable de renverser tous les obstacles.

"Mais pour entretenir et répandre cet esprit de vieille France catholique au sein d'une civilisation anglo-saxonne et protestante, terriblement puissante et assimilatrice, il fallait des moyens efficaces de défense et d'action, qui se trouvent tous réunis dans le régime universellement établi de l'organisation paroissiale. La paroisse canadienne n'est pas seulement pour tous ses membres une source de vie surnaturelle, c'est aussi une source de vie nationale et exclusivement française. L'expérience d'un siècle et demi n'a pas cessé d'en démontrer les bienfaisants services.

Quand la tourmente de 1760 eut emporté avec notre drapeau tous les cadres de notre ancienne administration monarchique, la paroisse catholique, officiellement reconnue et garantie par les traités et par les lois, fut l'unique centre de ralliement qui subsista pour les Français devenus sujets de l'Angleterre. De nos jours encore, où la paroisse n'existe pas, le Canadien-français se sent isolé, désorienté, amoindri, exposé aux pires aventures. Où elle peut se constituer, l'individu, de nouveau enrégimenté et discipliné, se ressaisit, et, sauvé socialement aussi bien que moralement, recouvre toutes ses vertus héréditaires.

"Et seule la paroisse catholique française possède ce pouvoir, parce que seule elle demeure l'image de l'ancienne patrie tout entière. Que devient pour le Canadien-français, sinon un lieu d'exil, l'église où le catéchisme doit se réciter en anglais, où le "Notre Père", ne sonne plus à son oreille avec la douceur du verbe maternel. Doit-on s'étonner qu'il s'en désaffectionne et même qu'il s'en éloigne ? Au contraire, quelle action n'exerce pas sur lui la parole du prêtre, son compatriote, qui, du haut de la chaire, lui rappelle les commandements de Dieu avec les mots et les intonations de ses parents ? Ne doit-il pas se sentir remué dans ses fibres les plus profondes, comme ce héros de Gérin-Lajoie disant naïvement à son compagnon au sortir de l'office où il venait d'entendre prêcher en français: "Ça me faisait si drolement en dedans que j'ai quasiment braillé."

La citation est longue mais je n'ai pu en retrancher un mot tant elle inspire bien l'état d'âme où j'étais au sortir comme durant la soirée familiale de dimanche dernier à l'Immaculée Conception. Et je suis assuré que le sentiment éprouvé dans cette circonstance par les trois cents personnes présentes était identique à celui qui m'a remué l'âme très profondément.

Une réunion semblable de compatriotes, faisant d'une soirée familiale une véritable assemblée nationale, prouve bien que notre patriotisme se conçoit surtout sous la forme d'un apostolat religieux. En effet, outre le plaisir de se réunir, de prendre part à la partie de cartes traditionnelle, de se disputer les prix aimablement, les assistants ont la grande satisfaction de faire de l'apostolat ? Ils sont là, ceux de la paroisse de St-Joachim, comme ceux d'Elm Park, comme ceux d'Edmonton Nord—il y en avait aussi de Morinville, de Lamoureux, etc.—pour jouir de la réunion sans doute, mais avant tout pour aider l'oeuvre paroissiale de l'Immaculée Conception.

Le curé de la paroisse, comme dans la chanson remercia ses "enfants" avec effusion et avec coeur—celui du Révérend M. Ethier est large et sincère — d'être venus en aussi grand nombre. "La salle se fait petite, a-t-il dit, nous l'agrandirons."

Cette soirée de dimanche dernier était sous le patronage de M. et Mme L. A. Prévost. Aussi les prix offerts aux vainqueurs de la partie de cartes furent-ils dignes de leurs généreux donateurs, le populaire propriétaire du "Blue Store" et son aimable dame.

Madame J. Montpetit fut l'heureuse gagnante du premier prix pour les Dames, un riche bracelet en or avec châton. Madame Patenaude obtint le deuxième, une douzaine de cueillers en argent avec écrin; Madame Goujeon, le troisième, une sacoche en argent, et, Melle A. Vézina, le quatrième, un peigne avec ornements de perles.

Les messieurs se partagèrent les prix comme suit: M. R. Duplessis, premier prix, une paire de chaussures; M. J. A. Trudeau, deuxième, un foulard; M. J. Daignault, troisième, une pipe; M. S. Joneas, du 51ème Régiment, quatrième, une boite de cigares.

Toutes les personnes présentes n'avaient pu concourir aux superbes prix ci-dessus mais toutes eurent la faveur d'un billet sur un superbe gâteau de Noël, don particulier de Madame Prevost, et une poupée, sage comme une fillette, cadeau des dames de la paroisse. M. R. Duplessis fut l'heureux porteur du numéro gagnant pour le gâteau de Noël, un chef d'oeuvre de pâtisserie, et M. Arthur Carrière, obtint la jolie poupée.

La distribution des prix terminée, tous les assistants se groupèrent pour entendre le concert. Ces concerts à eux seuls sont une oeuvre nationale, ils donnent l'occasion à nos compatriotes d'y dévoiler leurs talents. Les demoiselles Pépin rendirent tout d'abord un duo de piano qui souleva les applaudissements. M. Eugène Chartier donna ensuite une déclamation: "La Bénédiction" de François Coppée. M. Albert Rocque et M. E. Clément furent également bien accueillis, le premier dans une chanson comique, le second dans une récitation, extraite de "Johnie Courtaud" de Drummond. Le clou de la soirée fut certainement les deux chansons de M. Roy Royal, la deuxième en rappel, accompagnées au piano par M. le Professeur Belleau.

M. le Curé termina cette réunion familiale en remerciant encore une fois toutes les personnes présentes de leur concours bienveillant pour l'oeuvre de la paroisse de l'Immaculée Conception, puis il souhaita à tous un Heureux Noël et une Bonne et Sainte Année 1916.

La prochaine soirée aura lieu le 16 janvier prochain. On y promet des surprises qui seront agréables à tous ceux qui reviendront et qui y amèneront leurs amis. Tous se séparèrent en chantant d'abord le chant national "O'Canada" puis quelques couplets de la vieille chanson canadienne :

"L'année prochaine, nous reviendrons."

MEC

NOUVELLES REGIONALES

CHAUVIN, ALTA.

Les élections municipales ont eu lieu, la semaine dernière, ici. M. Léger Roy, élu en tête de la liste avec 13 voix de plus qu'aucun autre candidat a été nommé maire de Chauvin. M. Roy avait occupé déjà ces fonctions il y a deux ans.

Les conseillers élus furent MM. Wm. Cluskey et D. W. Parcers.

Melles Messier, de Heath sont en visite à Chauvin, chez leur soeur, Mme Doucet.

Plusieurs de nos compatriotes sont allés passer les fêtes en province de Québec. Ce sont : M. et Mme Eloi Gagnon, M. et Mme Thos. Côté, M. Thos. Simard et M. Bourgault.

LE PAS, MAN.

—L. C. Leduc a obtenu le contrat pour la construction du magasin que P. Cuillerier doit bâtir sur le lot qu'il a acheté dernièrement.

—Lundi, 29 novembre, vers 3 heures de l'après-midi, un feu se déclarait dans un petit magasin situé près des hangars à provisions de la Hudson Bay Construction Co. Quoique l'alarme fut donnée aussitôt, la brigade de feu arrivait trop tard pour éteindre les flammes, la bâtisse fut consumée entièrement. Les pompiers s'efforcèrent d'empêcher les flammes de se communiquer aux hangars de la Hudson Bay Construction Co. d'une valeur d'environ $25,000 matériel et marchandises de toutes sortes compris.

—Une peau de renard argenté a été vendue, ces jours derniers, pour la somme de $377.00. Elle appartenait à un Indien de Pucktawagan.

—La Banque Union, transportait la semaine dernière ses bureaux dans la nouvelle bâtisse de MM. Kerr et Anderson, laquelle est située au coin nord-est de la seconde rue et de l'avenue Edwards, de l'autre côté de la rue opposée au magasin de F. E. Tourigny. Le Conseil de Ville a aussi fait transporter ses bureaux dans cette bâtisse.

—Au delà de 200 jeunes gens du Pas se sont enrôlés volontaires pour le service d'outre mer depuis le commencement de la guerre: dans ce nombre ne sont pas mentionnés environ 350 Russes et 50 Italiens et autant de réservistes français qui sont aussi partis. Les 400 volontaires représentent à peu près un vingtième de la population du Pas.

—Durant l'année écoulée, près d'un million de tonnes de marchandises de toutes descriptions ont passé par le port de Pas et ont été transportées aux points tributaires de ce dernier par les différentes compagnies de navigation. Il y a environ 700 milles de rivière et de lac propre à la navigation et dépendant du Pas.

—Le marché des fourrures est beaucoup plus élevé cette année que l'année dernière. Les trappeurs espèrent faire une bonne saison, spécialement dans les peaux de renards. Les renards de toutes sortes sont plus nombreux que d'ordinaire et la valeur de leur fourrure a plus de prix que la saison passée.

LA FRANCE A SON TOUR

WASHINGTON PROTESTE CONTRE UNE MESURE PRISE PAR LE CROISEUR "DESCARTES"

Washington, 21 — M. Lansing vient d'écrire une nouvelle note diplomatique.

Cette note, adressée, hier, à l'ambassadeur Sharpe, à Paris, proteste contre l'acte accompli par l'équipage du croiseur français "Descartes", lequel a jugé bon d'appréhender une demi-douzaine d'Allemands et d'Autrichiens sur les vapeurs américains "Carolina", "Coamo" et "San-Juan".

Elle rappelle un précédent, survenu, parait-il, lors de la guerre de Sécession, et un autre plus récent: celui d'un Allemand, nommé Auguste Piepembrink, appréhendé, lui aussi, en novembre 1914, par l'équipage du croiseur "Condé", à même le vaisseau Américain "Windber", et qui a été relâché, sur les représentations faites par les Etats-Unis.

M. Lansing soutient que la France n'avait pas le droit d'appréhender ces Allemands, en haute mer, sur un navire américain se dirigeant vers un port neutre.

La note est brève, et le texte en sera publié, lorsqu'on aura été informé, à Washington, qu'elle est parvenue à qui de droit.

Si tous les amis de notre journal nous faisaient parvenir, cette année un nouvel abonnement à $1.00, nous augmenterions vite notre circulation et notre influence.

TRIBUNE LIBRE

Suite de la première page

querrait un organe pour promouvoir ici, comme "Le Petit Canadien" et la revue "La Bonne Parole" le font là-bas, les oeuvres qu'elle entreprendrait. Encore faudrait-il, et ce ne serait que simple logique, que ceci ne sorte pas d'une seule tête, mais soit le voeu unanime de l'Association comme corps. Comme rien de tel n'a encore été fait, l'apparition du "Canadien-Français" est inopportune à ce point de vue, comme à tout autre.

Quel modif a donc poussé le président de l'Association Saint Jean-Baptiste à publier un journal intitulé, "Organe de la Société Jean-Baptiste d'Edmonton" ? C'est là un point d'interrogation intéressant, quand on sait très bien qu'un journal ne peut exister dans les conditions où se trouve l'Association Saint Jean-Baptiste, parce que la fondation d'un journal sérieux demande une organisation que l'Association Saint-Baptiste d'Edmonton n'a pas, et ne saurait avoir en vertu de la forme même de sa constitution, également parce qu'aucun membre du bureau de direction, seul corps actif de cette association, n'est dans ce conseil en permanence, donc personne qui puisse s'intéresser sérieusement à une publication quelconque; et même dans le cas échéant, l'Association n'a pas les moyens de se procurer le labeur d'une personne qui pourrait s'occuper de cette oeuvre, ou même en solder les frais généraux.

Que le Dr. Boulanger puisse le faire actuellement, étant donné sa profession, c'est fort possible. Mais le Dr. Boulanger n'est pas président inamovible de l'Association Saint Jean-Baptiste d'Edmonton. Qui sait si son successeur pourra donner son temps, et en plus voudra solder les frais de la publication d'un organe infinitésimal érigé à la gloire de l'Association Saint Jean-Baptiste? Il est plausible de croire que cette publication ne pourra survivre. Trop de motifs nous démontrent sa fin éventuelle; seul le côté financier d'une pareille entreprise rendrait la chose évidente.

D'ailleurs le Dr. Boulanger le sait parfaitement: cette publication ne peut vivre ici comme l'organe de l'Association Saint Jean-Baptiste. Le cas serait peut-être différent si le journal se posait comme organe de M. le Dr. Boulanger.

Encore une fois le vrai, le réel motif du Dr. Boulanger, nous l'ignorons. Peut-être aussi préfère-t-il le garder discrètement pour lui ? Car enfin quel est-il ce motif ? L'article de fonds, qui accompagnait sa première publication, est très vague sur ce point. Enfin et pour dernière raison, est-ce pour lui permettre d'y verser en abondance sa prose décousue et insignifiante ? Si tel est le cas, nul besoin d'intituler cet avorton de journal; "Organe de la Société Saint Jean-Baptiste d'Edmonton."

En concluant, disons que le ridicule des faits et des gestes de certains personnages ambitieux, et épris d'une idée fixe, est véritablement épatant. Ainsi, je rencontrais dernièrement à Montréal un homme éminent que nous avions le plaisir, il y a un an et plus, de recevoir à notre "Convention du Parler Français", et qui tout bonnement me disait : "C'est un pauvre sire que ce monsieur un tel !... Je recevais de lui, y a quelques mois, une lettre, dans laquelle il m'a semblé vouloir protester (à ce que j'ai pu voir) contre des félicitations que j'avais eu l'audace d'adresser, et encore publiquement, à l'acte patriotique d'un des vôtres d'Edmonton. Cette lettre, elle n'avait aucun sens à bien dire; d'un décousu complet, et en plus, remplie de fautes d'ortographe. Un enfant de sept ans n'aurait pas fait pis." "Et voilà! C'est là la réputation ridicule que quelques-uns de nos Canadiens de l'Ouest obtiennent par leurs actes irréfléchis, qui finissent malheureusement par se répercuter un peu sur tout notre groupe, surtout quand ceux qui les commettent sont accidentellement sous les yeux du public.

Un distingué visiteur européen disait dernièrement à un petit groupe de nos amis: "Avant la guerre, dans mon pays, sans doute aussi en avions-nous des "minus habens" et en grand nombre..... seulement nous ne les plaçions pas à la tête de nos sociétés nationales...."

ANTONIO PRINCE.
